

Memorandum meines Lebens.

Einundzwanzigstes Buch.

Vom 1. Mai bis 1. September 1819.

„Et me meminisse juvabit.“

Virgilius.

„War nicht um ihn Saal, Garten und Gefild,
Als wie der Rahmen um ein kostbar Bild?
Das holde Bild, es war ein eifler Traum,
Das Schnitzwerk bleibt und zeigt den leeren Raum.“

Goethe¹⁾.

¹⁾ Epilog zum Trauerspiel „Egmont“, Strophe 6.

1 Mai 1819 Würzburg.

J'ai exécuté mon dessin d'hier et j'en suis content. Ce que j'ai appris, c'est qu'il ne m'aimera jamais avec cet enthousiasme de l'amitié, que sa physionomie et le son de sa voix m'ont communiqué, et qui plaît à une imagination peut-être trop vive. Mais je n'ai trouvé en lui qu'un jeune homme aimable, instruit et complaisant. La seule chose que je pourrais craindre, sera qu'il n'a point de goût pour les belles lettres; du moins entre ses livres je n'ai trouvé aucun poète hors la *Messiede*. J'ai vu parmi les classiques Tite Live, César et autres historiens, mais ni Virgile ni Horace. Il n'entend pas les langues étrangères. Mais cela pourrait encore se faire. Je me suis rendu chez lui ce matin entre huit et neuf. Il demeure dans une mansarde, mais assez joliment. Ses fenêtres donnent sur les verts ormeaux d'une promenade, qui s'unit au Jardin de la cour. Je l'ai trouvé en lisant dans un ouvrage de Feder „Sur la volonté humaine“¹⁾. Il m'a accueilli affablement et il m'a déclaré encore une fois, que ce n'était ni par inattention ni par mépris, qu'il n'est pas venu me voir il y a quatre semaines. Il continua qu'il voulait bien me demander pardon de n'avoir pas répondu à ma seconde lettre, mais quant aux autres questions de cette même lettre il les passa tout à fait sous silence. Il ne me dit ni ce qu'il pensait de moi, ni s'il espérait qu'un jour l'amitié pourrait nous unir. La conversation roula encore sur quelques autres sujets. Il me dit que Mr. son père²⁾ fera un petit séjour ici pendant l'été, comme il doit se rendre dans la province du Rhin pour examiner la procédure publique de la justice, qu'on pense à introduire aussi en Bavière.

trih

¹⁾ „Untersuchungen über den menschlichen Willen“, Lemgo 1785, 4 Teile. F. G. F. Feder (1740—1821), ein seinerzeit berühmter Wolfenbütteler, ahnte mit obigem Werke Lockes Buch über den menschlichen Verstand nach.

²⁾ 1. 8. 268 Ann. 1)

2 Mai 1819 Würzburg.

Ma liaison avec Schmidtlein¹⁾ ressemble en beaucoup de manières à celle que j'ai contractée avec Issel, il y a justement cinq années et dont parle le quatrième livre de ces mémoires. Mais cette ressemblance porte à mon propre désavantage. Je fus alors entraîné par l'esprit supérieur et les talents d'Issel, par l'agrément de sa conversation et par la chaleur de son amitié. Mais je ne sentais aucune sympathie pour lui au fond de mon coeur. Voilà ce qui ce passera peut-être dans l'âme de mon nouvel ami, et encore si cela arrivera, ce ne sera sûrement pas le pis-aller. Peut-être il se gêne auprès de moi, et il se sent plus libre et mieux à son aise dans la conversation de ses camarades.

3 Mai 1819 Würzburg.

Mes collègues ont commencé aujourd'hui matin. Ils consistent dans un cours de philologie (que je ne fréquenterai que très rarement, comme le professeur en est un vieux pédant); un cours de géométrie chez Metz²⁾; l'histoire de Bavière, lue par le jeune professeur Seuffert, que j'ai rencontré quelquefois quand je me suis rendu chez Merck; puis la philosophie mathématique, lue par Wagner; et enfin une leçon sur l'économie rurale chez le professeur Geier³⁾. C'est le seul collège, où je me trouve ensemble avec Schmidtlein. Dans la leçon d'aujourd'hui on présentait la liste pour nous inscrire, et comme j'étais placé auprès de lui, j'appris son nom de baptême. Il s'appelle Edouard. Quoiqu'il semble étrange, c'est pourtant vrai que le nom ajoute beaucoup à l'idée qu'on se forme d'une nouvelle connaissance en lui prêtant je ne sais quel air de consistance. Quant à mes études, j'espère pendant cet été de cultiver encore les anciennes langues autant que possible et aussi le danois, si cela pourrait se

¹⁾ Phil. Jos. von Schmidtlein (1768—1842), mit 25 Jahren schon außerordentlicher Professor der Rechte in seiner Vaterstadt Würzburg, wirkte an der dortigen Universität bis zum Jahre 1817, wo er als Ministerialrat für den Untermainkreis in das Justizministerium nach München berufen wurde. In dieser Stellung war er bei den legislativen Arbeiten jener Zeit hervorragend thätig und kehrte 1832 als Präsident des Appellationsgerichts (erst zu Würzburg, dann zu Aschaffenburg) in seine Heimat zurück.

²⁾ Andreas Metz (1767—1839), ursprünglich Geistlicher; seit 1802 ordentlicher Professor der Philosophie an der Universität.

³⁾ G. F. Geier (1773—1834), Professor der Technologie und Staatswissenschaft in Würzburg seit 1803; starb als königl. bayrischer Regierungsrat.

faire; puis la botanique, et enfin je tâcherai de former mon style français en écrivant beaucoup.

4 Mai 1819 Würzburg.

Le beau jour que je vis écouler hier m'a laissé dans la mémoire une impression douce et vive. Quel agrément de jouir du printemps avec Edouard, de se promener ensemble entre des arbres fleuris, sur des gazons verts, où chaque bosquet, où chaque ombrage nous salue —

„Met orglen en mazyk van duisent nachtegaalen.“ [155]

J'allai prendre mon ami à quatre heures à la cour du collège pour faire un tour dans le jardin et puis sur le glacis. Deroy a été avec nous, et plus tard un autre s'est encore joint à notre société. La conversation fut presque toujours intéressante et animée, et je ne sus pas mauvais gré à Deroy de nous avoir accompagné. Peut-être si nous avions été seuls, nous n'aurions pas échappé à une certaine mélancolie comme moi-même je ne me sentais pas encore rassuré sur notre relation. Nous parlâmes beaucoup des pays étrangers, du plaisir d'y voyager, des charmes d'une situation libre et indépendante. Plus tard nous nous rendîmes à Smolensk (un jardin hors de la ville avec une hôtellerie) pour nous rafraîchir avec de la bière et de la beurrée. Nous y restâmes assez longtemps. Je sentais pour la première fois un vif sentiment de contentement, enfin de me trouver auprès d'Edouard après de si longues douleurs, de l'écouter, de lire dans ses yeux animés de gaieté. Et plus il est beau comme l'Amour.

„Os humerosque dis similis lumenque juventae
Purpureum —“¹⁾

En retournant vers le soir, je lui proposai de m'accompagner chez moi pour prendre du thé, ce qu'il accepta avec plaisir. Je lui fis la lecture de la plupart des sonnets de Rückert dont parle le livre vingtième. Il en jugea qu'ils étaient pleins d'énergie, mais sans qu'une fantaisie vraiment poétique les ait inspirés. Mais avant qu'il s'en alla, nous nous déclarâmes encore réciproquement avec sincérité. Il dissipa mes doutes, il m'assura de son estime en attendant qu'il pourrait m'en convaincre. Ainsi le repos, l'espérance

¹⁾ Virgil. Aen. I, 590.

et l'amitié s'emparèrent de mon âme. Aujourd'hui à sept heures du matin je me rendis chez lui et en lui apportant un livre que je lui avais promis, je lui présentai de même une copie de la chanson déjà mentionnée avec la dédicace que j'y ai ajoutée¹⁾. Une heure après je le revis et il me dit qu'il avait lu mes poésies et qu'elles lui semblaient belles. Mais c'est pourtant une circonstance remarquable, que ce poème ait tant d'affinité avec votre discours d'hier pendant la promenade. Il me causait du plaisir que je l'ai tutoyé par droit de poète, avant que nous y avons pensé véritablement.

5 Mai 1819 Würzburg.

Toute affection vive, quelque favorisée qu'elle soit, est toujours accompagnée de je ne sais quelle douleur secrète, quelle crainte continuelle qui s'attachent à l'avenir. L'hiver prochain Edouard finira ses études. Il se rendra à Goettingue, je ne le verrai plus ni ici ni à Munich. Quand même je trouverai auprès de lui le bonheur dont l'amitié est susceptible, ce bonheur même ne dure que peu de temps. Le bonheur est incertain, mais toutes les peines déchirantes de l'absence ne sont que trop sûres et inévitables. Plus tôt ou plus tard un moment funeste s'apprête.

7 Mai 1819 Würzburg.

Je ne suis peut-être pas assez appliqué à mes études et je vis moins pour moi que pour l'ami, mais après une solitude longue et amère ne dois-je pas jouir quelque temps d'une affection qui me rend heureux et qui deviendra, je l'espère, chaque jour plus pure, quand par l'habitude et l'épanchement mutuel et sincère des âmes, l'extérieur éblouissant d'Edouard me peindra mieux sa bonté que sa beauté. Jusqu'ici je n'ai rien remarqué en lui qui me paraissait vulgaire et rebutant, je lui connais un esprit juste et des sentiments nobles, des manières libres sans être grossières. Mais je ne porterai encore aucun jugement déterminé sur sa personne, puisque je ne me crois pas encore assez impartial pour le faire. Edouard veut s'occuper cet été des langues française et italienne, et je lui ai offert mes bons offices. Hier il est venu chez moi vers le soir et nous avons commencé de lire quelque chose en français. Il l'entend

¹⁾ Siehe S. 249 ff.

assez bien et le prononce aussi d'une manière agréable. J'aime beaucoup de faire la lecture avec lui, je l'avais souvent souhaité. Quant à l'italien, il lui fait de la peine de prononcer l'article „gli“. Il le repète bien des fois et cela lui donne un air de bonhomie et de naïveté inexprimable.

8 Mai 1819 Würzburg.

Si mon coeur était calme, ne serais-je pas le plus fortuné des hommes? Mais l'idée me poursuit qu'Edouard ne répond pas à mon amitié, et cela me cause des sentiments trop pénibles. Je le traite avec l'attention la plus engageante et il me montre toujours une certaine nonchalance que je ne puis endurer. Mes vers ne semblent pas avoir fait sur lui une impression favorable. Une imagination comme la mienne est un tourment que rien ne peut égaler. Une inquiétude continuelle me rend la vie insupportable. Je sais qu'autant que je vivrai le bonheur ne sera jamais connu de moi, et je me rappelle ces vers:

„Then old age and experience, hand in hand,
Sed him to death and made him understand,
After a search so painful and so long,
That all his life he has been in the wrong!“ ¹⁾

Lecture:

„Klaagende maagden“ von Cats ²⁾.

Peut-être serait-ce une injustice d'avancer que les Hollandais ne connaissent pas du tout la poésie. Leur langue est douce et poétique, ce qu'on ne peut pas vanter p. ex. de la langue française. Cats a du moins quelques qualités de celles qui caractérisent le poète. Mais il se peut bien que la mollesse de l'idiome fasse illusion à un lecteur de la Haute-Allemagne. Sans doute il faut regarder la poésie hollandaise comme leur école de peinture. Elle n'est pas moins vulgaire et naturelle. Quand on traite de l'amour p. ex. il s'agit toujours de grossesse.

10 Mai 1819 Würzburg.

Je me sens beaucoup mieux, quoique ces jours-là je ne me suis guère trouvé avec Edouard, puisque son frère aîné est arrivé,

¹⁾ Bgl. Band I, S. 532.

²⁾ Siehe S. 260.

qui ne fera qu'un séjour momentané. Il vient de Munich. Je l'ai parlé hier à Zell, où je me suis rendu avec Döllinger et où il y avait une multitude d'étudiants. Hier matin j'ai achevé la collection de mes chansons¹⁾, que j'enverrai à Munich. J'en ai copié en tout 44 pièces, dont il y a 11, qui ne sont que des traductions et que j'ai placées à part. Je suis assez curieux ce que les amis en jugeront.

12 Mai 1819 Würzburg.

Une lettre de Munich vient d'arriver, qui me mande la part de mon régiment que le lieutenant Gass est mort le 26 avril, et qu'on va faire une collecte parmi les officiers pour lui ériger une pierre sépulcrale! Plusieurs fois déjà j'ai parlé de Gass dans mon journal²⁾. Nous avons été élevés ensemble à l'académie militaire. C'était un jeune homme d'un caractère parfaitement bon, d'une activité infatigable, plein de douceur et d'empressement d'apprendre. Il soutenait sa pauvre mère avec son peu de gage. Elle est restée bien seule! La cruauté du sort envers les individus les plus innocents perce le coeur.

Leftüre:

Calderon, „Fineza contra fineza“, comedia; „El medico de su honra“, comedia; „La Vida es sueño, auto sacramental“.

Calderon me donnera toujours des jouissances poétiques, quoi-qu'il ne me frappe plus aussi vivement comme au commencement. L'intrigue de la première pièce est la plus heureuse du monde; elle a quelque ressemblance avec l'histoire d'Olinde et de Sophronie du Tasse. Mais les détails ne m'ont pas beaucoup satisfait. J'y ai trouvé quelque chose de fatigant, et je ne me puis pas encore tout à fait réconcilier avec les pièces de Calderon qu'il a tiré de l'antiquité. La seconde pièce est écrite avec plus de soin. Elle est la *πραγμοτάτα* de celles que j'ai lu jusqu'ici. Mais elle n'a pas laissé dans moi une impression profonde. Le caractère espagnol s'y trouve fortement prononcé, mais pas dans son amabilité. Quant à l'auto, il m'a causé un plaisir nouveau, mais je ne porterai encore aucun jugement sur ce genre, jusque j'y serai plus accoutumé, en ayant lu plusieurs.

¹⁾ Wohl erhalten in Mff. Mon. Nr. 9, ein Heft mit der Aufschrift „Lyrische Gedichte der ersten Periode“.

²⁾ Siehe Band I, S. 23, 130 und öfter.

Le professeur Seuffert m'a donné un cahier qui contient quelques pièces fugitives de la jeunesse de son ami Rückert. J'y ai trouvé deux ou trois chansons qui m'enchantaient, mais je ne pouvais goûter le reste. Une tragédie, „le château de Raueneck“, qui fait la conclusion me paraissait vraiment pitoyable. L'auteur manque tout à fait d'esprit dramatique. C'est encore moins que très rarement qu'on remarque des passages d'une beauté lyrique comme p. e. celle-là:

„Ich bin ein liebesflatternd Vögelein,
Ich baue mich in meinen Baum hinein;
Da will ich rasten und da will ich wohnen,
Im linden Spiele der bewegten Kronen“¹⁾.

Toute la pièce découle dans ce genre de vers avec ces rimes sans intervalle. On voit se ranger les scènes sans liaison l'une après l'autre, jusque tout le personnage, hors un chasseur, se trouve égorgé.

13 Mai 1819 Würzburg.

Lecture:

„Le Veglie“ di Tasso.

Cet ouvrage me semble unique comme la Jérusalem elle-même. Jamais l'amour d'un poète s'est prononcé avec une telle vérité, avec une telle ardeur. Le Tasse est encore sublime dans son délire. Ce n'est que „Werther“ qui puisse être comparé aux Veglie. Que les hommes sensibles ont souffert depuis le monde existe et combien souffriront encore!

„Sappho“, Trauerspiel von Grillparzer²⁾.

Voilà aussi une grande âme, l'âme d'une femme poète, tuée par l'amour. Sappho aime le beau Phaon. Phaon se trompe lui-même quelque temps, en croyant l'aimer, puisqu'il l'admire. Mais bientôt il se sent épris d'une jeune esclave de Sappho, d'une beauté presque encore enfantine. Sappho ne désespère pas encore. Elle invoque les dieux; avec une juste fierté elle se compare à une esclave, à une fille insignifiante. Elle se souvient de ses propres talents, de la gloire immortelle, de ses charmes même, mais qui commençaient à se flétrir par les passions de son coeur ardent. Elle

¹⁾ Dieses erste dramatische Produkt Rückerts ist verloren gegangen, doch wird es auch im Fouqué'schen Briefwechsel erwähnt; vgl. Goedeke, „Grundriß“ III, 275, n. 6.

²⁾ Erschien Wien 1819; zuerst aufgeführt daselbst 21. April 1818.
Platen's Tagebücher. II.

cherche encore à se persuader elle-même d'être chérie, quoique pas avec un amour tel que le sien, et elle se dit:

„Wer heißt den Maßstab denn für sein Gefühl
In dieser tiefbewegten Brust mich suchen?“¹⁾

Mais trop tôt les sentiments de Phaon éclatent. Elle est dé-
trompée, elle a tout perdu hors la gloire. Elle soupire après les
demeures tranquilles des Dieux, puisque les hommes ne lui sont
plus rien. Le monde s'est vidé pour elle, et elle va éteindre les
restes de son amour dans les flots de la mer —

„κῆρες γὰρ ἄγον μέλανος θανάτου“²⁾.

Cette pièce prouve un talent poétique peu commun, soit par
l'arrangement de l'intrigue, soit par l'exécution, quoiqu'elle ne
manquera pas de reproches. L'idée principale n'est plus neuve,
depuis ont paru le Tasse de Goethe, le Corrège d'Oelenschläger et
Corinne de Madame de Staël.

La forme extérieure est fort négligée. Une certaine nonchalance
s'empare souvent du dialogue, et la versification n'est rien moins
que correcte. Mais le tout fait oublier ces particularités. Hélas!
le sort de Sappho ne ressemble-t-il pas au mien? Personne ne
m'aidera d'éviter sa triste destinée. Je renoncerais volontiers à sa
gloire pour goûter le calme du bonheur. Le temps d'aujourd'hui
se passait dans une rêverie mélancolique. J'espère qu'un des jours
suivants décidera de tout. Rien n'est plus difficile que d'être fortuné.

15 Mai 1819 Würzburg.

Je ne puis pas exister sans projets poétiques. Avant-hier j'ai
imaginé une tragédie en trois actes, à demi historique, puis Richard
Coeur de Lion doit être un des principaux caractères. Mais je ne
sais pas quand ou si j'en ferai une esquisse sur le papier. Je ne
me sens pas assez de calme dans l'âme pour un tel travail. Ma
relation avec Edouard ne s'est pas encore fixée.

17 Mai 1819 Würzburg.

Hier j'ai fait ma première course botanique dans un petit bois
près de Fersbach. J'ai aussi répondu à Lüder, en lui donnant

¹⁾ a. a. D. Akt III, Scene 1.

²⁾ Hom. Iliad. B, 834.

quelque idée principale de la philosophie de Wagner et de sa mathématique philosophique. De même j'ai enfin empaqueté mes chansons et je les ai adressé à Schlichtegroll, en lui marquant entre autre les amis, à qui il pourrait les communiquer. L'état de mon âme est peut-être plus triste que jamais. Edouard me traite ou du moins semble me traiter d'une manière négligente et réservée que je ne supporte qu'avec peine. Je pense quelquefois de succomber au poids d'une sensibilité excessive et d'une santé altérée, qui me peint toute chose avec des couleurs sombres. Edouard ne se doute guère combien il me fait du mal.

18 Mai 1819 Würzburg.

Nous sommes comme séparés. Je ne croyais pas que ce jour devrait être infortuné! Ce matin vers les 10 heures j'ai rencontré Edouard. Je lui donnais un bouquet de muguets comme j'en portais plusieurs. Hors mes vers c'était le premier présent que je lui aie fait. Du moins c'était le dernier, à coup sûr! Car à 11 heures je l'ai vu dans la cour du collège et je ne pouvais m'empêcher d'ouvrir mon coeur et de lui dire la vérité sincèrement. Il y a quelque temps il m'a marqué le désir d'assister aux leçons sur l'esthétique de Wagner que ce dernier traite dans sa philosophie idéelle. C'est pourquoi j'ai parlé avec Wagner et celui-ci a consenti qu'Edouard pouvait fréquenter son collège sans se souscrire, aussi longtemps qu'il s'agissait de la théorie des beaux arts. Mais Edouard manquait déjà aux deux premières leçons. Ainsi il allait me compromettre avec Wagner et c'est ce que je lui ai dit, en ajoutant ces mots: „Je vous prie de ne traiter pas aussi nonchalamment, que vous me traitez, les études qui se rapportent à votre formation intellectuelle.“ Après ces paroles je m'en allai. Il avait l'air très irrité en criant après moi: „Pourquoi?“ Je ne lui répondis plus. Ce soir je me promenai avec Döllinger au jardin de la cour. Nous rencontrâmes Edouard, et je lui souhaitai le bon soir. Il salua Döllinger, il ne me salua pas.

19 Mai 1819 Würzburg.

De bonne heure ce matin je me rendais chez Edouard. Je ne pouvais cesser d'être prévenant et doux. Nous nous entretenions trois quarts d'heure. Je lui dis tout ce qu'affligeait mon âme. Voilà ce qu'en fut le résultat: Il me répliqua qu'il me rendait grâce de

mon amitié et de mes bons offices, mais qu'il ne pourrait jamais comprendre ma susceptibilité extraordinaire. Puis, que sa disposition interne était amicale, mais comme nos études n'étaient pas les mêmes, il ne lui restait pas assez de temps pour cultiver ma conversation et de venir me voir; enfin qu'il aimait à s'entretenir quelquefois avec un jeune homme qui aie de l'esprit, mais qu'il ne négligerait jamais ses anciens amis à cause de moi, et qu'il ne me traiterait jamais comme il les traitait. „Je sens bien,“ me disait-il une fois, „comme il fait de la peine de ne pouvoir répondre à l'amitié d'autrui, mais que voulez-vous que je fasse?“ Lorsque je lui observais que notre liaison était inégale parcequ'il ne s'intéressait pas à moi, il me répondit avec une dureté extrême: „Rendez-la égale!“ Je ne suis capable de décrire ce que je souffrais de tout cela. Je ne lui cachais pas ma faiblesse et ma douleur, quoiqu'il gardait toujours sa froide disposition. J'étais si vivement ému que la voix me manquait à tout instant, et j'avais peur de ne verser un torrent de larmes. Enfin je me retirais en lui souhaitant le bon jour.

22 Mai 1819 Würzburg.

Je commence à présent à faire des excursions botaniques. Avant-hier j'ai passé la matinée dans la Waldskugel (une forêt du voisinage) avec Hepp et quelques autres. Je vais me faire un herbier pour aider à la mémoire, quoique au commencement il coûte beaucoup de temps de bien sécher les plantes. Hepp m'a instruit dans cet art. Quant à Edouard je lui ai parlé avant-hier au jardin de l'Harmonie, et encore aujourd'hui après le collège. Il m'a traité avec attention, mais sûrement il ne me mettra jamais à côté de ses autres amis.

24 Mai 1819 Würzburg.

„— Non mi fu mai
La cara vita, se non oggi, cara!“¹⁾

Mon âme est remplie de gratitude envers la divinité. Il m'est arrivé ce que je croyais déjà au-delà de mon espérance. Ce matin je venais voir Edouard avec la ferme résolution de rompre avec lui pour tous les jours de ma vie, parcequ'il m'avait déclaré lui même que l'amitié ne nous unirait jamais. Il fallait du moins sauver mon

¹⁾ Guarini, „Pastor fido“, Att. V, sc. 6.

repos du naufrage. Je l'invitai de me suivre au grand air, et nous allâmes nous promener une heure et demie dans le jardin de la cour sur le rempart. Je n'oublierai jamais ni le temps ni le lieu où nous nous déclarâmes mutuellement avec la plus grande franchise, avec l'épanchement du coeur le plus sincère. Je n'ai pas conservé dans la mémoire tout le cours de notre conversation, mais j'en sais trop bien le résultat. Au commencement il ne fit que s'opposer à ma proposition de nous séparer formellement, mais toujours en avançant que nos âmes ne pourraient guère s'accorder. Cependant lorsque je lui dis comme je me sentais entraîné vers lui, j'observais qu'il devenait plus doux. Lorsqu'enfin je lui remarquai, que l'amitié ne pouvait subsister sans aucune sympathie, il me demandait, si c'était moi qui ne se croyait pas disposé à sympathiser avec lui? „Ce n'est pas moi,“ lui répondis-je, „car avant de vous connaître votre physiognomie m'a inspiré de la confiance et de l'intérêt, et voilà le motif qui m'a obligé de vous offrir ma connaissance, de souhaiter la vôtre.“ Dès ces mots je le vis changer de sentiment. Il me semblait qu'ils avaient dissipé les restes de sa défiance. Il me dit qu'il pourrait être fier de mon amitié, s'il l'avait mérité, mais qu'il espérait de la mériter un jour. Il me pria de croire à son affection et dorénavant de lui communiquer tout ce que me déplairait en lui, afin d'être en état de se corriger et de s'expliquer avec moi. Je lui promis de ma part de supprimer radicalement ma susceptibilité délicate et de ne me défier jamais de ses bonnes grâces, de croire à son amitié a priori et pour tous les temps de la vie. Nous nous entretiennes encore sur quelques sujets. Je lui parlai de mon séjour à Schliersee pendant l'été 1817, et de même je lui dis que j'eusse envie de passer les vacances à venir sur le Schwabenberg comme le point le plus joli de cette contrée. En nous séparant chacun de nous assura l'autre du contentement qu'il éprouvait de notre éclaircissement réciproque.

„Dì questo dì l'Aurora
Qualor farà ritorno,
L'amico esulterà;

Rammerterassi ognora
Che deve a un sì gran giorno
La sua felicità!¹⁾

¹⁾ Metastasio, „Il Natal de' Giove“, al fine.

27 Mai 1819 Würzburg.

Je suis assez content d'Edouard, quoique je ne l'ai pas vu ni hier ni aujourd'hui jusqu'à ce moment. C'était donc la seule chose que je pourrais souhaiter, que nous eussions chaque jour un rendez-vous fixe. Je l'ai cherché deux fois chez lui pour prendre congé, puisque je veux faire un petit voyage, pendant ces jours de fête et me retirer à la campagne pour éviter les bruits de la ville oisive. Je partirai demain avec quelques livres, si le temps le permettra. Il pourrait sembler étrange que je m'éloigne au printemps de notre amitié, mais je ne suis pas sûr de me trouver souvent avec lui, si je resterai ici durant les vacances, et puis j'ai besoin du calme et de la solitude avec la belle et florissante nature. Au reste j'ai mis mon départ sous l'arbitrage d'Edouard, et il ne voulait pas me retenir. Mon absence ne durera que 5 ou 4 jours.

Plus tard.

Le soir il y avait un bal chez Asbeck à cause de l'anniversaire du Roi et de la constitution. J'ai beaucoup parlé avec Edouard, et il m'a promis de m'accompagner demain jusqu'à Zell, si je puis venir à bout de l'éveiller demain matin. Il a dansé; il danse joliment. Puisqu'il connaît tous les étudiants je fais moi-même plus de connaissances que je n'en avais coutume jusqu'ici.

30 Mai 1819 Homburg sur le Mein.

Depuis avanthier je demeure ici, cinq lieues de Würzburg et cinq lieues d'Edouard. Il m'a accompagné jusqu'à Zell et encore un peu plus loin. Je l'ai fait se lever à 4 heures du matin en l'appellant sous sa fenêtre. Il m'a entendu sur le champ. Je ne puis exprimer comment sa société me faisait du bien, et combien il y a de bonté et d'affabilité dans son caractère. C'est vraiment un nouveau sentiment qu'Edouard m'inspire; c'est une situation nouvelle, dans laquelle je me trouve avec lui. J'ai des amis, mais je les connais presque tous dès ma plus tendre jeunesse. Je les voyais grandir avec moi, je ne pouvais jamais les distinguer par une confidence aussi parfaite. Cela aurait été superflu, puisqu'ils me connaissent très bien. Je ne m'abandonnais jamais à eux avec une telle ouverture de coeur, avec une chaleur de sentiment aussi vive.

Je ne me sentais pas entraîné vers eux avant de les connaître. Mes rapports même avec Xylander n'ont pas été les mêmes rapports —

„Kinder waren wir noch heide,
Kinder an Gemüt und Geist.“ [156]

Nous ne pouvions pas nous confier, parceque nous ne savions guère ce que nous éprouvions. Notre amitié ne pouvait jamais porter des fruits pour la vie et pour notre formation intellectuelle, parceque nous n'avons point coutume de nous communiquer les choses qui nous intéressaient ni au dehors ni au dedans de nous. Quant à mes amitiés d'un âge plus avancé je n'y fus que malheureux et il fallait toujours m'écrier :

„Verrà colui ch' io credea che tu fossi!“ [157]

Enfin il est venu et mon âme se trouve satisfaite. Rien n'est plus intéressant que de voir du fond de sa propre individualité dans celle d'un autre. Mais cela devient encore mille fois plus intéressant quand cette individualité étrangère nous est unie par les magiques attraites de la sympathie. Pendant le déjeuner que nous primes à Zell je lui montrais les livres que j'avais porté avec moi. Puis je lui racontai qu'un jour j'avais rencontré sa mère et ses soeurs à Nymphenbourg et je lui dis franchement que je lui avais caché cette circonstance, afin qu'il ne se défiait pas de moi, mais que je n'avais pas besoin de la lui cacher encore plus longtemps, puisqu'il était trop convaincu de mon amitié pour garder le moindre soupçon. Il m'assura en me serrant la main, que jamais il ne m'aurait soupçonné de prétendre à sa connaissance pour faire celle de sa famille. Et alors il me parla avec un air de confiance de ses parents, de ses frères et soeurs, et je voyais bien que la bonhomie et la bonne intelligence règnent au sein de sa famille. Il me parla de même de son voyage en Hollande qu'il faisait avec son frère aîné. A propos de la mer il nous souvint d'une ode d'Horace „Sic te diva potens Cypri“ et je lui récitai ces vers assez connus.

„Navis quae tibi creditum
Debes Virgilium; finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animae dimidium meae!“ ¹⁾

¹⁾ Horat. Carm. Lib. I. II, 5 sqq.

Enfin arrivés sur la hauteur du grand chemin près de Zell, nous nous séparâmes, et j'espère qu'il me quitta aussi content de ma conversation que je fus moi-même de la sienne. Jusqu'à sa prononciation de l'allemand, quoiqu'elle n'est pas aussi juste, aussi nuancée que la mienne, Edouard se distingue pourtant à côté de la plupart des jeunes gens de ce pays-ici, qui parlent un jargon dur et contraire à tous les principes de la langue, ce qui me blesse désagréablement les oreilles. C'est vrai qu'Edouard aussi commet des fautes contre l'euphonie du langage. Quant au b, au d, au g par exemple, il les prononce avec une dureté presque bavaroise; mais tout peut encore se faire. Je ne crois pas que ce soit une peine trop minutieuse de parler sa langue maternelle avec justesse et de ne pas jargonner, comme font les petits enfants. /

31 Mai 1819 Homburg.

Le beau temps m'a quitté avec le bel Edouard et il n'est revenu qu'aujourd'hui. Les environs de Homburg sont très agréables. Les rives du Mein aux ondes vertes sont embellies par bien des fleurs et par l'ombre odorante des noyers. Une partie du village est située dans la plaine et l'autre sur une hauteur. Le château s'élève au dessus d'un rocher de tuf qui forme entre autre une petite grotte que j'ai visité cet après-midi, et dont on gagne beaucoup de salpêtre. Toutes les promenades, soit sur les coteaux, soit le long du fleuve, sont intéressantes. Vis-à-vis de Homburg est situé un autre village moins pittoresque, qui s'appelle Drengfeld; une demie lieue plus loin le couvent ou château de Triefenstein avec un jardin et un petit bois, et puis vis-à-vis de ce couvent, par deça du Mein, on aperçoit le gros village de Lengfurt. Toute cette contrée est fertile et abondante en vignes. De même qu'à Thoun, le cimetière est un des endroits où on jouit d'une vue étendue et belle. Au près du château on descend dans une grotte de tuf qui forme une petite chapelle.

1 Juin 1819 Homburg.

Vers ce soir je m'en retournerai à Würzburg et je m'attends avec joie à revoir l'ami, mais je crains pourtant de ne me trouver avec lui que rarement. J'étais heureux pendant mon séjour ici, en jouissant d'une indépendance parfaite et en me reposant avec confiance sur l'amitié d'Edouard. J'ai aussi pensé à ma tragédie

projetée, et aujourd'hui j'en ai mis le premier morceau sur le papier, mais malheureusement c'est la dernière scène du dernier acte¹⁾. Elle est écrite en ottava rima. Aussitôt que je me sens du loisir et que je me trouve à la campagne l'amour de la poésie rentre dans mon âme.

2 Juin 1819 Würzburg.

J'ai revu Edouard et j'ai passé avec lui quelques heures de la matinée. J'ai fait la connaissance de son ami le plus familier qui s'appelle Bannwarth. Edouard me traite toujours avec bonté, mais s'il m'aime? Je puis le deviner, j'en ne puis le savoir. Mais suis-je capable d'exprimer ce que je sens en tenant son bras, en marchant à ses côtés, quand je pense aux jours qui sont passés?

S e t t ü r e :

„Examen de Ingenios para las Ciencias“ por J. de Huarte²⁾.

J'ai lu ce beau livre pendant mon séjour à Homburg. J'y ai puisé bien des idées quoique je ne pouvais pas toujours m'accorder avec l'auteur. Sans me scandaliser de quelques unes de ses orthodoxies espagnoles, beaucoup de ses remarques de physiognomie ne me semblent guère justes.

3 Juin 1819 Würzburg.

Ce qui ne me plaît pas dans le procédé de l'ami c'est une tinture légère de coquetterie qui ne peut m'échapper. L'éclat de sa beauté et la connaissance qu'il en a, le rendent vain. Ce n'est que trop vrai que, lorsqu'il entre dans ma chambre, il m'éblouit comme la figure d'un demi dieu, entouré d'une couronne de rayonnantes fleurs.

8 Juin 1819 Würzburg.

Si le ciel daignera toujours m'accorder une pureté inaltérable de l'âme, je puis me nommer le plus heureux des hommes; car Edouard se comporte envers moi avec une attention douce et tendre, et chaque jour notre estime réciproque s'augmente. Mais il semble

¹⁾ d. h. der „Mathilde von Balois“; vgl. R. II, Seite 53 ff. und Seite 560.

²⁾ Juan Huarte, spanischer Arzt und Psycholog, dessen scharfsinnig beobachtendes „Examen“ 2c. 1575 und öfters herausgegeben wurde. Er starb gegen Ende des XVI. Säkulums.

que les circonstances conspirent souvent à me troubler, et qu'un mauvais génie se mêle quelquefois de nos affaires. Presque toujours des obstacles nous surviennent, quand il s'agit d'une promenade projetée ou d'une lecture que nous voulions faire ensemble. Tout cela me rend craintif. J'ai trop bien appris les deux extrêmes dont parle Metastasio.

„Lo sventurato adora
La speme che l'alletta,
E mentre il bene aspetta,
Il mal scemando va.

Vive il felice ognora
Co' suoi timori accanto,
Ed avvelena intanto
La sua felicità!¹⁾

8 Juin 1819 Würzburg.

Le jour d'hier est cher à notre amitié. Edouard vint me prendre à 7 heures du soir pour aller en grand air et pour faire la lecture d'une nouvelle tragédie de Frédéric de Heyden, dont je parlerai encore. Le sujet en est la mort de Conradin²⁾. Nous n'avons que commencé, mais nous nous avons déjà rencontré des passages qui nous intéressaient individuellement, comme par exemple celui-là:

„Denn wie das Schicksal mannichfach die Menschen,
In einen Ton gestimmt, sich zart berühren
Und eine Zeit harmonisch klingen läßt,
Hat jedes edle Herz gewiß erfahren“³⁾.

Nous étions assis sur un banc auprès du glacis. Lorsque le jour baissait tellement qu'il ne pouvais continuer à lire, nous fîmes encore une longue promenade autour du glacis. Il faisait un beau soir d'été. Edouard me dit entre autre, qu'il désirait vivement de passer les vacances dans les montagnes bavaroises, et, s'il était possible, aux bords du Schliersee même, où moi j'avais séjourné assez longtemps. Il dit que cette idée lui plaisait beaucoup, et qu'il avait besoin seulement de la permission de Mr. son père. Je lui promis de lui donner une lettre de recommandation à mon vieux

¹⁾ Cf. „Astrea placata“.

²⁾ „Conradin“, Trauerspiel von Friedr. von Heyden. Berlin 1818.

³⁾ a. a. D. S. 47 (Akt I, Scene 2).

curé jésuite, en cas qu'il voulût s'y rendre. Plus tard il me confessa qu'il se sentait souvent inquiet et même tourmenté en pensant, qu'il était lui-même si ignorant à côté de moi et que j'avais tant de connaissances que lui manquaient. Je lui répondis que je savais beaucoup de ce qu'il ne savait rien lui, mais qu'il avait aussi connaissance de bien des choses, qui m'étaient inconnues. C'est vrai qu'il a beaucoup négligé l'histoire, mais il tâchera de réparer cette faute. Il n'entend pas les langues, mais il pourra bien les apprendre auprès de moi. S'il avait au contraire les moeurs corrompus, le caractère frivole notre amitié ne pourrait jamais subsister, mais puisqu'il est un *καλὸς καγαθός* et si digne de ce nom, la différence du savoir ne nous séparera point. „Que nous fûmes un jour étrangers l'un à l'autre, lui disais-je, il semblait que jamais nous ne saurions nous rapprocher! Et maintenant il nous serait bien pénible de nous désacoutumer l'un de l'autre. Est-ce que vous n'auriez point de la peine à vous y résoudre?“ „En pouvez-vous douter?“ me répliqua-t-il, en me serrant la main. „Je n'en doute point,“ lui dis-je. Enfin je lui parlais de mon journal, et qu'il y était nommé souvent. „Je serai bien charmé,“ me répondit-il, „si vous daignerez me donner une place dans vos mémoires.“ Hélas! il ne sait pas quelle place il y occupe, quel rôle il y joue depuis bien des jours. Il ne sait pas ce qu'il me coûte. Hier pour la première fois nous allâmes nous promener les bras croisés; il avait mis le sien autour de mon cou, et moi je tenais embrassé le milieu de son corps, dont le poids cheri pesait en même temps sur mes épaules. On pourrait observer que cela est pensé sensuellement. Mais pourquoi ne devrais-je jouir de l'aspect bienfaisant de sa beauté, pourvu que mon âme soit pure.

9 Juin 1819 Würzburg.

Si ce jour a été heureux ou funeste, je n'en sais rien. Nous nous rendîmes au jardin de la cour à 7 heures et demie et nous y continuâmes la lecture de Conradin jusqu'à midi, sans en venir à bout cependant. Nous fûmes assis sur un banc solitaire qui offre une vue agréable. Nous nous tinmes embrassés. Sa tête reposa sur mon sein et nos joues se touchèrent souvent. Pour accomplir ce bonheur la tragédie, qui retentit d'amour et d'amitié, nous présenta des vers si beaux, si vrais, si signifiants, et qui se rapportaient à toutes les nuances de notre propre situation. Ainsi le souvenir de cette matinée nous doit être ineffaçable. Pour suspendre un peu la

lecture nous allâmes nous promener sur la place où notre déclaration mutuelle eût lieu. Je le fis remarquer à Edouard, et il me dit, que cet entretien lui serait toujours cher. Ces aspects sont rians sans doute, mais ils ne manquent pas d'un côté trop dangereux. Une déesse ennemie nous sépare en voulant nous unir. C'est la passion. Nous sommes jeunes et nous aimons ardemment. Mais j'espère que Dieu nous aidera de sauter heureusement sur cet abyme. Je crois que le meilleur serait de nous communiquer sincèrement nos idées sur ce sujet et de combattre l'ennemi commun avec des forces réunies.

10 Juin 1819 Würzburg.

Je suis content d'aujourd'hui. Nous passâmes la matinée à un lieu de plaisance (Mumühle) pour déjeuner et pour finir la lecture de Conradin. Nous n'entendîmes que de loin le bruit des canons qui annonçaient la fête de Dieu. Je parlerai en particulier de la tragédie mentionnée quand je l'aurai lu encore une fois. Je suis bien charmé qu'Edouard montre du goût pour la poésie. Et d'ailleurs notre relation s'est épurée, améliorée; encore un sujet de contentement. Cependant il faut confesser que je passe les jours dans une oisiveté qui m'était presque inconnue jusqu'ici. — Hier au soir j'étais présenté à la princesse royale après la table. La mère d'Edouard est arrivée avant-hier avec sa soeur cadette. Nathan me marque la réception de mes chansons et la jouissance que lui en causait la lecture¹⁾.

12 Juin 1819 Würzburg.

Ce matin nous avons commencé la lecture d'une tragédie de Voltaire, Adélaïde du Guesclin, afin qu'Edouard s'exerce dans la langue française. J'ai choisi cette pièce, parcequ'on y trouve un si bel exemple d'amitié et parcequ'elle me semble la meilleure que Voltaire ait jamais écrit. Mais Edouard me traita froidement et je crains, que ce jour n'ait pas des suites fatales. Car enfin il faut que je cesse d'être toujours prévenant, et il faut m'accoutumer à sa propre indifférence. Il n'était pas mon ami, c'est moi qui étais le sien, quand je cesserai de l'être nous serons séparés. J'étais heureux. Voilà ce qui me console. Et vous même, Edouard, vous ne pourrez

¹⁾ Datiert „Greifing, 3. Juni 1819“; Mff. Mon. 67 d.

jamais vous resouvenir de nos entretiens, des preuves continuelles de mon amitié, sans en être touché :

„Then thy heart will softly tremble
With a pulse yet true to me.“ [158]

13 Juin 1819 Würzburg.

Je me sens profondément malheureux et l'ennui me dévore. Je n'ai pas vu Edouard pendant toute la journée. Quand le reverrai-je? ou, le reverrai-je en ami? Ah, l'amour n'est point une illusion. Il est vrai, il n'existe que trop, il est invincible. Je connais ces charmes, mais je sais qu'il nous apporte

„Las dichas una à una
Las penas mil à mil.“ [159]

14 Juin 1819 Würzburg.

Il y a justement un an aujourd'hui depuis mon journal pour la première fois fit mention d'Edouard. Je ne puis plus fixer le jour où il faisait la première impression sur mon coeur; mais c'était indubitablement un de ceux, dont les anniversaires m'ont vu le plus fortuné des hommes, quand nous lisions le Conradin. D'après mes conjectures c'était le neuf. Voilà ce qui est vraiment remarquable. Le 9 de Juin me sera toujours cher. Aujourd'hui je n'ai pas vu Edouard.

16 Juin 1819 Würzburg.

Hier j'ai passé toute la journée dans les jardins de Veitshöchheim avec un livre de Bacon. Je m'y rendis de bon matin. Je dinai dans le village et vers le soir je m'en retournai ici. Il faisait beau temps. Le jardin appartient au goût français, précieuse mémoire. Il offre cependant beaucoup d'ombrage et des haies épaisses de charme et de cornouille. Ce matin j'ai rencontré Edouard qui m'attendait dans la cour du collège. Il me tendait la main et nous nous disions quelques mots indifférents.

Lectüre:

„El castillo de Lindabridis“, comédie de Calderon.

Cette pièce ne manque pas de faibles. Quelques détails m'en ont charmé. L'intrigue est bien imaginée, mais le développement

m'en semble manqué. Le personnage du faune est un hors-d'oeuvre bizarre. L'amour de Febo est très équivoque. La catastrophe est précipitée.

„La discreta enamorada“, Comedia de Lope de Vega.

Une comédie d'intrigue assez amusante. La versification en est souvent très heureuse; les caractères sont soutenus mieux, que ne font ordinairement les poètes espagnols. Mais Lope n'est pas doué de la fantaisie de Calderon.

• 17 Juin 1819 Würzburg.

Edouard ne vient pas chez moi et moi, je l'évite. Ma résolution est de n'être plus prevenant, est inébranlable. Je ne l'étais que trop. S'il ne veut pas l'être après tant de preuves d'amitié que je lui ai donné, nous sommes séparés pour toujours, quoique je l'aime plus que mon propre coeur.

19 Juin 1819 Würzburg.

Je triomphe! Le dépit d'Edouard a cédé à son amour. Aujourd'hui il venait me voir, quoique il ne m'a pas trouvé chez moi. J'ai passé la journée comme mardi à Veitshöchheim avec Delille et Armstrong, les poètes didactiques. Mais en me retournant j'ai rencontré Edouard sur le glacis près de Smolensk. Il m'a marqué sa visite et il m'a promis de la répéter.

21 Juin 1819 Würzburg.

J'ai causé aujourd'hui avec Edouard. Il voulait encore venir me voir, mais je n'y crois pas. Je ne suis pas tout-à-fait content de lui. Il me rend jaloux, il me rend tout. Je ne sais quelle amertume se mêle toujours aux sentiments vifs. Enfin je ne l'aime plus, enfin il me fait mal au coeur. Oh mon Dieu. S'il était sincère que moi, nous serions bien heureux! Que puis-je faire? Que dois-je entreprendre? Rompre avec lui? Cette perspective est triste. Conduisez-moi, Providence céleste!

„Fra dubbj penosi
Confuso, ravalto
Risolver non osi,
Mio povero cor!“

Adori quel volto,
Detesti quell' alma
E perdi la calma
Fra l'odio e l'amor¹⁾.

22 Juin 1819 Würzburg.

Hier au soir j'ai encore composé une chanson qui exprime ma situation actuelle. Elle commence par ces mots: „Was wirft du ihm mir Nege?“²⁾ Edouard venait me voir ce matin. Nous allions nous promener au jardin de la cour et nous y avions un entretien de longue haleine, malheureusement au même lieu, où nous nous déclarâmes le 24 Mai. Je dis malheureusement, parceque notre entretien d'aujourd'hui n'a pas finit trop heureusement. Je lui parlais pour la première fois d'un ton irrité et dur et il ne faisait pas mieux lui même. Nous changions mutuellement des reproches. Je lui disais entre autre, qu'il se servait du remède d'un homme qui s'est brûlé et qui se brûle encore une fois pour dissiper la douleur. Ainsi il m'a bien affligé autrefois et maintenant pour réparer cette offense il m'affligeait d'avantage. Cependant c'était aujourd'hui la première fois qu'Edouard me disait ouvertement qu'il m'aimait et qu'il savait bien qu'il n'était point indifférent à mon coeur, qui le prouvait par sa sensibilité même. Il me demandait: „Est-ce-que vous ne croyez pas que vous me soyez cher? en ajoutant sur le champ: N'y répondez pas. J'espère de vous en persuader un jour par mes actions, et alors je vous demanderai encore une fois. Si même,“ continua-t-il, „si même je ne considère pas les sentiments, qui nous unissent, mais seulement l'intérêt que votre conversation et vos connaissances m'inspirent et le profit réel qui m'en parvient, il faut avouer que le temps que je passerai avec vous ne sera jamais perdu.“ Mais malgré tous ces beaux discours son procédé a été froid et réservé. Nous nous séparâmes sans décision. Je lui dis que je n'irais plus le voir, s'il ne m'invitait pas chaque fois auparavant, ce qu'il ne voulait absolument pas accepter. J'y persistai.

24 Juin 1819 Würzburg.

Je savais bien que ce jour me devrait être propice. Hier Edouard venait et nous lisions ensemble dans l'Adélaïde. Mais

¹⁾ Metastasio, „Issipile“, Att. II, sc. 9.

²⁾ R. I, 367.

aujourd'hui il vint me prendre après six heures du matin. Nous allâmes nous promener le long du Mein et nous passâmes la rivière dans le bac, arrivés vis-à-vis de Heidingsfeld. Là nous prîmes du chocolat, et puis nous nous rendîmes après une petite promenade dans un jardin qui offre une assez jolie vue pour y continuer la lecture d'Adélaïde, qui contenait tant de passages applicables à notre amitié, qu'elle nous intéressait de plus en plus. Ici enfin Edouard s'abandonnait à une tendresse sans réserve, à une tendresse égale à la mienne. Nous n'étions plus qu'une âme et nos corps ressemblaient à deux arbres dont les rameaux s'entrelacent étroitement et éternellement. Néanmoins je puis affirmer sans feinte que mon inclination s'est améliorée, et qu'elle a gagné aussi en pureté ce qu'elle gagnait en ardeur, puisque quand l'amour véritable, le réciproque amour s'élève à un si haut degré, la sensualité baisse. Je me sentais vraiment l'homme le plus fortuné. C'est un bonheur, je l'avoue, que d'aimer tendrement; mais d'être aimé avec une telle ardeur, voilà le comble de la félicité: Il semble alors que le poids de la vie tombe de nos épaules ailées, et que l'âme se baigne dans les airs mêmes du ciel. En vérité, je n'avais qu'un regret en m'écriant avec Guarini:

„Dolce vita amorosa,
Perchè sì tardi nel mio cor venisti?“¹⁾

Grâce à la providence! Grâce au magique pouvoir de l'amour! Qui l'aurait cru? Que deux hommes se connaissent, que deux hommes conversent ensemble, voilà la chose la plus commune. Mais qu'ils s'aiment, mais que la sympathie les attire puissamment l'un vers l'autre, voilà ce qui est rare, ce qui est refusé à bien les hommes, voilà un don gratuit du ciel, un don inestimable! Il est jeune, beau, sensible. Avant de la connaître, je l'avais déjà prononcé un jour: „ce n'était que lui qui fusse digne de moi.“ Ma santé même se trouve rétablie, depuis que je me sens heureux, depuis que les soucis ne me déchirent plus. Je gagne de l'embonpoint et des belles couleurs. Pendant le chemin de retour la conversation tombait sur les formes de civilité des peuples divers, particulièrement sur le vous et le tu. Nous en parlions, mais ni lui, ni moi cependant n'osait encore adresser à l'autre cette seule syllabe de „tu“, syllabe très

¹⁾ Guarini, „Pastor fido“, Att. I, sc. 1.

courte en apparence, quoique bien riche en contenu. Elle exprime seul un long ressouvenir de sentiments heureux. J'accompagnais Edouard chez lui et encore là se développait la force de son affection. Ainsi ne puis-je conclure cette journée en m'écriant avec raison: „Vixi!“?

27 Juin 1819 Würzburg.

Hier je me suis réconcilié avec Gruber, après un an de brouillerie et encore davantage. Gruber avait fait remarquer à Döllinger vaguement, qu'il souhaitait le renouvellement de notre connaissance, et ainsi je n'hésitais pas de l'aborder la première fois que je le rencontrais. C'était hier au soir après le collège public sur l'éloquence politique et judiciaire du professeur Brendel. Ce collège qui a lieu tous les samedis est très intéressant par les débats et par quelques harangues très distingués, que quelques étudiants ont tenus. Quant à nous nous rendimes encore à Smolensk, et aujourd'hui nous fîmes avec Döllinger une promenade à Gerbrunn (village entouré d'une forêt de cerisiers) pour y goûter les fruits de la saison. Puis Gruber nous quitta et nous autres fîmes encore un petit séjour à la Porte du Ciel (Himmelsporte) jardin avec une auberge, ainsi nommé puisque c'était auparavant un couvent de filles. Il est situé aux bords du Mein. Je m'y trouve assez souvent en même société, et nous lisons ensemble. Donc ma liaison avec Schmidlein n'a pas fait tort à celle avec Döllinger quoique celui-ci n'est pas sans jalousie, mais bien éloigné de la faire jamais éclater. J'ai fait aussi quelques promenades avec Imsland, un cousin de Verger, que j'ai appris à connaître. Nous nous exerçons ensemble en parlant français. Quant aux connaissances que j'étais obligé à faire par mes rapports avec Edouard, elles n'étaient jusqu'ici que superficielles. — Ces jours j'ai répondu à une lettre de Schnizlein. Il a été toujours mon confident intime. C'est pour cela que je lui faisais part de ma nouvelle amitié et j'y ajoutais la certitude de mon bonheur actuel. Mais peut-être je m'y trompais ou je précipitais au moins les affaires. Le jour d'hier ne m'était pas favorables. Plus d'une fois je me trouvais avec Edouard, mais toujours nous étions gênés, soit par nous mêmes, soit par des autres qui survenaient. Quand on s'est montré une tendresse telle que la nôtre, chaque ton un peu plus baissé ressemble à la froideur, et cependant cela est inévitable. D'ailleurs nous sommes arrivés à un point où il est devenu nécessaire

que nous nous tutoyons, parceque chaque phrase, quelque douce qu'elle soit, reçoit une teinture légère de dureté par ce mot de Vous, lorsque l'on se connaît comme nous nous connaissons. Aujourd'hui je ne l'ai pas vu. Une corporation d'étudiants, sous les drapeaux de laquelle Edouard s'est rangé (die allgemeine Burschenschaft) a célébré une grande fête en se rendant en voiture à Kitzingen.

28 Juin 1819 Würzburg.

Comme ordinairement j'ai revu l'ami à 11 heures avant le collège et cet après-midi j'allai le voir chez lui et nous fîmes la lecture du IV acte d'Adélaïde. Je l'accompagnai jusqu'à la cour du collège vers les 3 heures, et ici il me dit qu'il me verrait demain matin chez moi. Je lui fis la proposition de nous tutoyer dès demain matin et je lui dis ce qui m'y avait déterminé. Il l'accepta avec empressement, en me regardant avec une expression de douceur amoureuse, que ses yeux ne m'avaient jamais montrés jusqu'ici. „Si vous m'en croyez digne,“ me répondit-il modestement. „Dès demain donc,“ lui dis-je en me séparant de lui.

30 Juin 1819 Würzburg.

Le jour d'hier a été plus heureux qu'il n'a commencé. Edouard avait voulu venir me voir à 9 heures du matin. Je l'attends jusqu'à 10 heures et demie. Enfin je me rends chez lui. Il n'y était pas. Vers midi j'y retourne. Il n'y est pas encore. Son hôtesse m'invite chez elle pour l'attendre, ce que j'accepte. J'entends qu'il est parti de bon matin avec trois autres étudiants. Son hôtesse, comme moi aussi, appréhende qu'il ne soit engagé dans un duel. La mortification que je croyais qu'il m'avait infligée, est changée soudain en crainte vive pour son salut et sa vie. Enfin il arrive. Je vole avec lui dans sa chambre et il me déclare son affaire. Son domestique lui avait pris quelques habits pour prendre la fuite. Quelques autres étudiants, qu'il avait volé aussi, le remarquaient plutôt qu'Edouard et l'en avertissaient. Il fallait donc parcourir toute la ville, pour faire encore arrêter le soldat domestique qui avait déjà obtenu son congé. Heureusement il a été encore attrappé. Voilà ce qui m'avait fait bien de la peine. Mais je savais bien m'en consoler, lorsqu'enfin nous nous embrassions pour la première fois, en banissant pour toute la vie cette particule de Vous. Edouard est encore venu me voir après-midi. Nous avons achevé la tragédie d'Adélaïde, et puis

nous avons lu dans mon anthologie, c'est à dire dans mon recueil de poésies transcrites. Aujourd'hui il était aussi chez moi. Nous causions ensemble, et puis nous lisions quelque chose dans un cahier de mes Epitomae. C'étaient des passages d'un roman de Jean Paul (Titan) et quelques autres d'une tragédie de Goethe (Torquato Tasso). Il y en avait bien des mots qui se rapportaient à notre situation. Tout cela nous causait des émotions agréables, et de même ce tu, répété souvent de la bouche de l'un et de l'autre ami, et de même

„Oscula, quae Venus
Quinta parte sui nectaris imbuat“¹⁾.

Mais ce soir a détruit les impressions favorables de la matinée. Je rencontrais Edouard près du jardin de la cour. J'y allais avec lui et nous y rejoignions plusieurs autres étudiants. Je l'avoue que leurs discours avaient bien le droit de me déplaire et qu'ils m'obligent même de changer de ton avec Edouard. Je sais bien qu'il est bon, qu'il m'aime, et que ses moeurs sont pures, mais aussi je n'ignore plus maintenant qu'il ne dédaigne pas de se donner l'air un peu libertin devant ses camarades, bien que cela soit hors de son caractère.

1 Juillet 1819 Würzburg.

Hier nous avons concerté une entrevue pour aujourd'hui chez lui, et je m'y rendais ce matin. Nous commençons la lecture d'une comédie de Gresset: Le Méchant. D'ailleurs je le traitais froidement, et même je lui parlais souvent en Vous. Je sens bien que je me montrais trop dur envers lui. Il me demandait ce que j'avais aujourd'hui, puisque je n'étais pas comme ordinairement. Je lui disais que je n'avais rien. Maintenant il est difficile de me tirer de cette affaire, quoique nous ayons concerté de nous voir demain. Quand je change de façon en le traitant encore avec tendresse, il pourrait croire, que mon traitement d'aujourd'hui n'était qu'une humeur passagère, au lieu d'une résolution ferme. Je ne sais ce que je ferai.

2 Juillet 1819 Würzburg.

Je suis très mal avec Edouard. Je cessais de le tutoyer, et lorsqu'il me le faisait remarquer, je lui disais qu'il me semblait

¹⁾ Horat. Carm. Lib. I, 13, 15, 16.

indifférent que de se traiter en Vous ou en Tu. Il était profondément blessé par cela et il commençait aussi de mon traiter en vous. C'est le point où nous sommes encore. J'avais bien l'occasion d'observer, comme son ancienne fierté s'est enfin courbée. Ce n'est plus le même Edouard qui me disait un jour, qu'il ne pouvait répondre à mon amitié. Maintenant il craint de me perdre et il devient plus souple. Je pourrais même avoir compassion de lui, si je ne savais pas, que ses sentiments ne sont pas aussi profonds que les miens, et que c'est un homme qui se console aisément par des dissipations multipliées.

3 Juillet 1819 Würzburg.

Je suis mort pour le monde, car je suis mort pour lui. Nous sommes séparés et je me sens malheureux. Demain le 4 Juillet il y aura 4 mois que nous nous connaissons et que je l'ai salué pour la première fois. Le nombre de 4 me tient donc sa parole jusqu'à la fin de tout. Je dirai en peu de mots comme cela est arrivé. J'étais chez lui ce matin. D'abord nous lisions ensemble; puis je me déclarais ouvertement. Je lui dis, comment la conversation de ses camarades m'avait déplu, et que lui-même n'était qu'un homme frivole et libertin. Il fut hautement fâché par ces mots. „Est-ce possible,“ me dit-il, „que vous me jugez d'après des plaisanteries de quelques étudiants au lieu de me juger d'après mes actions? Interrogez toutes les personnes, qui me connaissent depuis longtemps, si je suis libertin. Questionnez-en toute la ville, s'il y a quelqu'un qui me puisse reprocher quelque chose!“ Ainsi il continua encore et moi je ne pus autrement que lui croire, que l'embrasser tendrement, en lui demandant pardon, et en l'assurant de tout mon amour. Mais la réconciliation manquait encore de sa part, quoiqu'il penchait vers elle. Nous nous rendions au collège pour assister à une promotion presque déjà finie, et alors nous allions nous promener au jardin de la cour. Nous étions déjà prêts de nous réconcilier, de nous tutoyer encore, nous nous tenions embrassés, mais un tour malheureux que prenait notre conversation allait nous perdre. Edouard fixait l'idée que nos caractères fussent trop dissemblables, que je vécusse dans une autre sphère que lui même, que notre amitié ne pourrait subsister. J'étais trop fier pour contredire. Il demandait mon jugement la-dessus, mais je lui disais que le sien ne suffisait que trop. Je persistais à l'alternative qu'il fallait, ou que nous

soyons les amis les plus tendres ou parfaitement indifférents l'un pour l'autre. Il souhaitait un milieu et la permission de venir me voir quelquefois. Mais je sentais trop bien que ce milieu ne tendrait qu'à me rendre malheureux en ravissant mon repos et je n'y pouvais consentir. Il m'assurait de sa part que je ne lui étais jamais indifférent et que je ne le serai jamais, que j'étais meilleur que lui, mais un homme singulier, et que lui-même n'était qu'un esprit ordinaire (Alltagsmensch). Je ne lui cachais point ce que je souffrirai de notre séparation. Enfin après une entrevue de cinq heures je pris congé de lui au Hofplatz, en lui tendant encore la main. Il me dit qu'il avait fait ce qu'il avait fallu faire. „Ah,“ lui répondis-je en le quittant, „si vous maltraitez un homme qui vous aime, si vous le mortifiez profondément, cela ne vous met pas en peine. Oh non! non!“ Je me rendais sur le glacis et j'y versais un torrent de larmes. Après-midi j'allais me promener encore pour pleurer éperdument. Mais cette affaire n'est pas encore finie et j'y retournerai demain.

5 Juillet 1819 Würzburg.

Ces quatre mois passés n'étaient que notre temps d'épreuve, le jour d'hier loin d'être l'époque de notre séparation est devenu le premier jour d'une ère nouvelle de notre amitié, d'une vie nouvelle. Avant-hier au soir j'ai revu Edouard au collège oratoire de Mr. Brendel et mon bon génie m'ordonnait de lui dire que je souhaitais de lui parler encore une fois. Je m'y rendis hier matin. D'abord nous nous répandîmes dans un torrent de reproches et je lui dis qu'il était sans coeur et sans aucun sentiment; je lui redemandais mes lettres. Mais mon penchant pour lui l'emporta bientôt sur ma fierté et mon ressentiment. Je me mis sur ses genoux en le conjurant avec mille mots touchants et mille baisers de ne séparer pas ce que le sort même avait lié. Il m'assura que je ne le connaissais pas encore assez et qu'il y avait trop de diversité entre nos caractères. „C'est pour cela,“ lui dis-je, „que nous sommes faits l'un pour l'autre, étant destinés de sympathiser par nos ressemblances et par nos dissemblances de nous suppléer réciproquement.“ Enfin il m'embrassa avec ardeur, le „tu“ revint se jouer sur ses lèvres et il me jura de redevenir mon ami, comme il le fût auparavant et de l'être pour toujours.

7 Juillet 1819 Würzburg.

Quoique je regrette quelquefois le commencement de notre amitié et ses charmes timides, la familiarité n'est pourtant pas moins charmante. Il est si doux de se connaître quand on a vécu longtemps sans approche; il est doux de lire toutes les pensées et tous les souhaits de soi-même sur le visage d'un autre. Maintenant, comme la plaisanterie a remplacé nos disputes sérieuses, bien des choses sont prononcées librement qu'il fallait taire auparavant. Nous sommes heureux par tout ce que nous nous avouons et par tout ce que nous cachons l'un à l'autre. Aujourd'hui je l'ai fait présent d'un livre (Montesquieu, „Sur la grandeur et décadence des Romains“) et j'y ai marqué ces mots après la formule qui est en usage: „quo jucundae amicitiae et, sic Diis placeat, sempiternae, memoria sit.“

12 Juillet 1819 Würzburg.

Lecture:

„L'homme des champs“ par Delille¹⁾.

C'est celui des poèmes de cet abbé qui m'a fait l'impression la moins favorable. On y trouve de beaux vers, mais encore un peu rarement. Au reste c'est de la prose rimée, sans chaleur, sans imagination, sans profondeur poétique.

„The art of preserving health“ by Armstrong²⁾.

Encore un poème didactique. Le genre ne me plaira jamais, s'il l'on n'y trouve pas une richesse de pensées philosophiques comme dans l'Essay on man. D'ailleurs Armstrong est plus poète que Delille, et son sujet est moins poétique. Peut-être il ne peut pas être traité mieux, et l'auteur y développe beaucoup de vigueur et d'imagination.

Oehlenschläger, „Eublamä Höhle“, Schauspiel; „Freyas Altar“, Lustspiel; „Geschichte“³⁾.

Oehlenschläger est un grand poète tragique, mais il faut être Shakespeare pour joindre à ce talent le talent comique. Ces pièces ne sont pas mauvaises, cela ne se peut guère; elles feront assez

¹⁾ Strasbourg, 1802.

²⁾ London 1744. Der berühmte Arzt-Dichter lebte von 1709—79.

³⁾ Beide Dramen erschienen deutsch: Berlin 1818, die Gedichte Stuttgart 1817.

d'effet sur le théâtre; mais Kotzebue pouvait faire autant. Quelques plaisanteries dans l'autel de Freya sont d'une absurdité extrême et inconcevable. Quant aux poésies lyriques du même auteur on y reconnaît encore moins le génie admirable qui faisait ressusciter Correggio et Michel-Ange. Ils sont vraiment médiocres, ou bien moins que cela.

„Audoëni Epigrammata“, 12 lib. 2 Vol.¹⁾.

Je les ai lu dans une belle édition parisienne de Renouard. Beaucoup de ces épigrammes sont très ingénieux et pleins de saillies piquantes. Mais peut-être la plupart ne valent pas grande chose. Les anciens Romains n'aimaient pas les calembourgs. On pourrait croire que leur langue n'y est pas accoutumée, mais Owen refute cette opinion. Quant aux jeux de mots il est inépuisable. J'ai transcrit un petit nombre de ces épigrammes et j'ai lu celles-ci à Edouard.

„A secreto agravio secreta venganza,“ comedia de Calderon.

C'est une de ces pièces tragiques et dont le sujet ne peut s'allier qu'à la morale espagnole, où la vengeance la plus cruelle est légitime, quand il s'agit de l'honneur soupçonné. C'est une pensée ingénieuse que de donner à Don Lope un ami qui le presse en silence et même involontairement.

13 Juillet 1819 Würzburg.

Il y a longtemps que je n'ai plus parlé d'Edouard. J'y retourne après 6 jours. Mais rapports avec lui sont tout-à-fait changés et le plus malheureusement du monde. Avant-hier il y eut un différend entre nous, parcequ'il me traitait froidement et encore plus que cela. Je lui dis, que je donnerais tout ce que je possède, si je ne l'avais pas appris à connaître. Hier matin il vint chez moi et il me demanda pardon. Je lui fis grace sur le champ, mais une longue conversation se développa, et il m'assura, qu'il ne pourrait jamais répondre à mon amitié, parcequ'il ne pouvait pas me faire part de sa confidence. Je ne voyais plus aucun expédient que de nous séparer pour toujours et je lui faisais faire la promesse de m'éviter

¹⁾ John Owen („Audoënus“), der neulateinische Dichter (c. 1560—1622) gab „Epigrammatum libri III“ zuerst London 1606 heraus; die oben citierte Ausgabe „Epigrammata, cura Ant. Aug. Renouard“, Paris 1794.

autant que possible et de m'épargner sa vue. Mais il n'a pas voulu se résoudre à une telle séparation. Cent fois sa main touchait le loquet de la porte, cent fois il le quittait, soit que je le retenais, soit qu'il tardait lui-même. Enfin je lui fis la proposition de faire encore la lecture ensemble sans aucune liaison amicale. Il y consentit. Mais après d'autres débats encore, comme il voulait s'éloigner, je lui criai en colère: „Va donc au nom de diable!“ Alors il me jura qu'à présent je ne pouvais plus l'obliger d'entrer dans ma chambre. Je le persuadai de ne donner pas une étendue plus vaste à cette promesse et qu'elle ne fût valable que pour ce jour-là. Il en fut content il me pria d'aller chez lui le lendemain matin à 7 heures et demie. Nous primes congé, puisque notre amitié devait être finie; nous primes congé de la manière la plus tendre et la plus amoureuse. Quoique ses mots désavouaient son amour, il n'était que trop visible: ou Edouard m'aime, ou il est l'homme le plus singulier et le plus inscrutable.

Nous nous embrassâmes encore plusieurs fois sur le corridor même avant de nous séparer.

„Had we never lov'd so kindly
Had we never lov'd so blindly,
Never met or never parted,
We had ne'er been broken hearted“ ¹⁾.

Le jour d'aujourd'hui a été plus funeste. J'en parlerai demain.

14 Juillet 1819 Würzburg.

Je raconterai une autre fois ce qui s'est passé ces jours. Maintenant cela m'est impossible. Je me suis trompé d'une manière horrible et déchirante. J'ai ignoré jusqu'aujourd'hui qu'est-ce que c'était que la souffrance!

15 Juillet 1819 Würzburg.

Avant hier donc à l'heure qu'il m'avait destiné je me rendais chez lui. Il n'y était pas. J'attendais jusqu'à 8 heures. Enfin je m'en allais en lui écrivant ces mots sur une feuille de papier: „P., pour la dernière fois.“ Car je me sentais offensé jusqu'au fond de l'âme. Ce matin je faisais encore une promenade à Heidingsfeld, où je fut un jour si heureux avec lui! Après midi je reçu de sa

¹⁾ Burns, Motto zu Byron's „Bride of Abydos“.

part la lettre suivante. Il faut que je la transcrive et encore quelques autres, pour donner dans ce journal une idée parfaite de ma situation actuelle.

Vom Hause, 13. Juli 1819.

„Zufällig verhindert, gestern abends nach Hause zu kommen, schlief ich heute Nacht bei meinem lieben Freunde Bannwarth, und that dieses um so lieber, da wir schon recht lange nicht mehr auf längere Zeit beisammen waren. Hier die Ursache, warum ich heute früh nicht zu Hause war. Um acht Uhr erst konnte ich von ihm weggehen und begab mich sogleich zu Ihnen, was ich eigentlich nach dem gestrigen Austritte nicht mehr thun durfte, traf Sie aber nicht zu Hause an. Nach Hause geeilt, traf ich Sie zwar nicht mehr, aber Ihr „Pour la dernière fois“, und ebenso sage ich Ihnen, daß es auch das letzte Mal war, daß ich bei Ihnen war. Es ist das beste für uns; unsere Herzen werden sich nie ganz verstehen, und ich bedaure es wirklich, in Ihnen einen Menschen gefunden zu haben, mit dem ich nicht freundschaftlich harmonieren kann, obschon ich Ihnen meine Achtung und Verehrung in hohem Grade zolle. Hassen Sie mich deswegen nicht, ich kann wahrhaftig nichts dafür, daß mich die Natur nicht so fühlend geschaffen hat wie Sie, und wenn Sie mir vielleicht auch die heftigsten Vorwürfe über mein früheres Betragen gegen Sie machen wollten, so treffen Sie mich wahrlich nicht, denn verstellt habe ich mich bei Gott nicht gegen Sie, aber Sie verstanden mich anders, als Sie gefollt hätten, und ich Sie. Nochmals, Platen, hassen Sie mich nicht, Sie thäten mir großes Unrecht; denn so sehr Sie es nach Ihrem Ausspruche schmerzen mag, daß wir nicht Freunde werden können, so sehr schmerzt es mich, die Erfahrung an mir gemacht zu haben, daß es Leute giebt, mit denen ich trotz ihrer Vortrefflichkeit doch nicht freundschaftlich umzugehen vermag. Eine Entdeckung, die mich ganz erschreckt hat. — Leben Sie wohl und denken Sie manchmal meiner. Sollten Sie mir noch etwas zu sagen haben, so lassen Sie mir es wissen. Was ich übrigens Ihnen gestern versprach, das halte ich. Adieu!“

On me présentait cette lettre, lorsque j'étais sur mon escalier pour descendre et faire un tour avec Imslund. Je la lisais en palissant. Quoique je tâchais de me contraindre, c'était tout-à-fait impossible. Il fallait me retourner au milieu de la promenade. Ah, je ne savais pas, que j'avais encore à atteindre le comble de la misère. Je n'étais point capable de faire autre chose que de me rendre chez Edouard. Je ne le trouvais pas; le désespoir s'emparait de mon âme. Je me mettais à sa table pour lui écrire une lettre, qui ne pouvait que porter l'empreinte de mon douloureux délire. J'ai redemandé cette lettre à Edouard. Il diffère de me la rendre. Quand je l'aurai je la transcrirai.

16 Juillet 1819 Würzburg.

Je ne puis ravoir ma lettre; Edouard l'avait donné à Bannwarth, et celui-ci l'a déchiré. J'en sais quelques morceaux, p. e.

le commencement, que j'avais écrit deux fois, puisque j'étais sur le point de copier toute la lettre qui était mal écrite, lorsque Edouard m'a surpris.

13. Juli 1819.

„Auf demselben Tische, an dem Du mich zum letztenmale beleidigtest, empfangen nun das letzte Andenken eines vorsätzlich verkannten Freundes. Weit über jede Affektation erhaben, nenne ich Dich du, wie ich Dich immer nannte, und wenn Du es heute nicht thatest, so konnte es mich nur wenig berühren, da das Maß Deiner Kränkungen bereits überfüllt war. Puis je lui dis: Comme il croyait lui même avoir rompu sa promesse, en ayant été chez moi, je pouvais aussi bien effacer ces mots français ‚Pour la dernière fois‘, et je l'avais fait en vérité. Puis je continuai à peu près: Ich übergehe einige Unzarthheiten Deines Briefes und ergreife nur den Hauptpunkt, um Dir ein Geheimnis ins Ohr zu sagen, das Du zu ignorieren scheinst. Du achtest, sagst Du, Du verehrtest mich, wohl, aber ein Drittes hast Du vergessen, Du liebtest mich. Du liebtest mich, oder Du wärest einer Verstellung fähig, die ich kaum dem schwärzesten aller Dämonen zutraute. Noch gestern spiegelte Deine Liebe in jedem Blick, in jeder Silbe sich, mit jedem Kuß berührte sie meine Lippen.“ C'est ce que j'ai retenu de cette lettre. Je lui dis, que je ne lui avais jamais caché mon amour et qu'il était le seul homme du monde qui connût toute ma faiblesse. Je ne pouvais la défendre ni l'excuser, il avait fallu suivre les sentiments de mon coeur. Je continuai que lui-même ne m'avait jamais été indifférent depuis que je l'avais vu, que je le priais de ne pas récompenser mon amour d'une moquerie dédaigneuse, de ne pas mépriser un coeur, parcequ'il sentait plus fortement que le sien. Je lui dis que dans ce moment j'étais tout-à-fait incapable de me séparer de lui pour toujours, qu'il devrait me permettre de jouir de sa conversation un quart d'heure par jour, que ce quart d'heure ne serait pas perdu pour lui, quand il voudrait lire quelque chose avec moi, que ma passion ne se trahirait pas seulement par une mine ou par un son de voix, que je lui apprendrai à connaître la persévérance de mon âme. A la fin je le conjurai de me répondre aussitôt que possible.

17 Juillet 1819 Würzburg.

Lorsque j'avais fini cette lettre, Edouard arriva. Je m'éloignais sur le champ, en lui indiquant ce qui je lui avais écrit. Après

24 heures je reçus sa réponse. Elle détruisit la dernière espérance de mon coeur. Edouard ne m'a jamais aimé. Voilà cette lettre.

„Würzburg, am 14. Juli 1819.

Deinen Brief habe ich gelesen, und es hat mich sehr geschmerzt, darin wieder Vorwürfe zu finden, die ich bei Gott nicht verdiene. Daß ich Dich Sie nannte, geschah weit mehr rücksichtlich Deiner als aus einer Stimmung meines Herzens, daß Du mir aber vorwirfst, ich habe Dich noch zum letztenmale gekränkt, darin thust Du mir sehr unrecht, und dieses verdoppelt sich noch, wenn, wie es allerdings aus Deinem Briefe scheint, Du glaubst, ich habe es absichtlich gethan. Nimm von mir hier das feierliche Versprechen, daß dieses nie mit Absicht geschah, am allerwenigsten in einer Stunde, in welcher ich wahrscheinlich mit Dir zum letztenmale sprach, und in der ich selbst mit mir genug zu thun hatte, da ich fand, daß ich Dich achtete und ehrte, und, wenn Du es in dem rechten Sinne nimmst, auch liebte, und doch nicht Dein Freund werden konnte. Wegen Dir je zugefügten vermeintlichen oder wirklichen Beleidigungen bitte ich Dich hiermit um Vergebung und setze die Versicherung hinzu, die Du mir nie geglaubt hast, vielleicht auch jetzt wieder nicht glaubst, daß es nie meine Absicht war, Dich zu kränken, und daß ich mich immer nur so zeigte, wie ich war, und nur so handelte, wie ich mußte. Daraus ist mir leicht, meine ganze Handlungsweise gegen Dich zu rechtfertigen, daß ich nie etwas anderes geschienen habe, als ich bin, und noch leichter wird mir diese Rechtfertigung, die ich mit innigster Ueberezeugung aussprechen kann, daß wir anfangs auf verschiedenen Wegen ein Gleiches — die Freundschaft nämlich — erstreben wollten, und daß wir nie zum Ziele kamen, weil wir einander, was mir in letzter Zeit erst recht klar geworden, nie verstanden. In Deinem Laufe stieß ich Dir auf, und Du fühltest Dich, wie Du sagst, gleich im ersten Augenblicke zu mir angezogen, Du suchtest mich kennen zu lernen, und schon vom Schicksal dazu bestimmt, mir Freund zu werden, kamst Du in meine Arme. Nicht also ich. Gewöhnt, jeden Menschen zu achten und zu ehren, gut und freundlich gegen jedermann, ging ich Deinem freundschaftlichen Anerbieten freundschaftlich entgegen; ich habe es gleich im Anfange gewiß gut mit Dir gemeint. Du wardst mir zärtlich, Freund, und ich habe Dir Deine Zärtlichkeit erwidert, ich gestehe es, weniger aus innerem Antriebe, als in der Hoffnung, daß ich gewiß gegen Dich, den ich als einen edlen, wackeren Menschen erkannt hatte, auch in kürzester Zeit das fühlen würde, was Du gegen mich fühltest. Ach, leider hat es der Erfolg anders gezeigt und mich über mich selbst vielfältig nachdenken gemacht. Du wurdest immer zärtlicher gegen mich, und ich fühlte mit jedem Tage mehr, daß ich Dich zwar sehr achtete und liebte, aber nie Freund werden konnte. Da hielt ich mich verpflichtet, mich Dir zu entdecken, und ich that es jenes Mal im Hofgarten; ich habe mich dort ganz aufgeschlossen. Du fandest die Verschwiegenheit unseres inneren Lebens nicht so groß, Du glaubtest, es sei noch möglich, daß wir Freunde würden, und abermals gab ich Dir nach, wiewohl mit einem Gefühl der Unmöglichkeit, woraus Dir mein Sträuben, in das alte Verhältnis zurückzutreten, jetzt erklärlich sein wird. Viel hat es mich seitdem geängstigt, sowohl Deinetwegen als meinethwegen, daß ich immer nicht das heilige Feuer der Freundschaft in meinem Busen fühlte. Gott! sagte ich oft zu mir, was bist du für ein Mensch, daß du einen edeln, aufrichtigen Menschen, der noch vom Schicksale gezwungen ist, dir Freund zu sein, diese Freundschaft nicht zu erwidern

vermagst. Alles umsonst! Ich konnte nichts über mich gewinnen. Ich konnte mich nicht anders machen, als mich die Natur schuf. — Hier habe ich mich Dir ganz aufgeschlossen. Wenn Du mich nur verstehst! Und wenn Du mich verstehst, verdamme mich, wenn Du kannst! Du weißt nun alles, und nun entscheide Du, ob wir zusammenkommen wollen oder nicht. Leb wohl!"

18 Juillet 1819 Würzburg.

Après avoir parcouru cette lettre je me sentais anéanti; le désespoir s'emparait de mon âme. Il ne me restait que l'instinct qui m'ordonnait de courir chez Edouard — et j'y courus. Il n'était pas seul, Bannwarth se trouvait avec lui, mais celui-ci s'éloignait bientôt. Je redemandais ma lettre, mais mon bel ennemi me répondait que Bannwarth l'avait emportée. L'idée que mon amour dédaigné fut connu par des autres encore, me donnait le reste. Je fondais en larmes et je m'abandonnais à un désespoir sans limites. Au commencement il me traita avec dureté. Il me dit qu'il ne pouvait supporter ces pleurs, et il me dit bien des choses qui étaient encore plus déchirantes. Plus tard il sembla un peu touché. Je lui déclarai que je ne pourrais pas tout-à-coup me désaccoutumer de sa conversation, et qu'il ne devait pas me quitter par pitié et par humanité. Enfin il sortit et je l'accompagnai encore, tombé de mon paradis, blessé jusqu'au fond de l'âme, plus amoureux que jamais, transi d'un sentiment, qu'aucune parole ne pourrait exprimer. Pourquoi la vie est elle plus forte et plus durable que le repos, la santé et l'espérance? Je les ai perdu tous les trois. Le lendemain il vint chez moi; nous lûmes dans Montesquieu. J'avais sur ma table un volume de Goethe et je lui montrai un passage d'un épilogue que tient Elisabeth dans la tragédie d'Essex. Voilà ces mots qui maintenant, pendant toute la journée, me résonnent dans les oreilles:

„So unerschüttert zeige dich am Licht,
Wenn dir's im Busen morsch zusammenbricht,
Allein, wenn dich die nächtlich stille Zeit
Von jedem Auge, jedem Ohr befreit,
In deiner Zimmer einsamstem Gemach
Entlebig dich dein gerechtes Ach!
Du seufzest! — fürchte nicht der Wände Spott,
Und wenn du weinen kannst, so danke Gott!"¹⁾

Avant-hier je l'ai rencontré après midi et nous avons fait une très petite promenade au jardin de la cour. Hier il était chez moi et

¹⁾ Vgl. Goethe, „Theaterreden“, 12: „Epilog zum Trauerspiele ‚Essex‘“, a. G.

je lisais devant lui dans les ouvrages de Goethe l'épilogue du poëme de Schiller, „La Cloche.“ — L'ennui le plus dévorant, l'oisiveté la plus parfaite, et une tristesse amère, voilà ce qui désigne le cours de ma vie actuelle.

„Unequal task! a passion to resign
For hearts, so touch'd, so pierc'd, so lost as mine!
Ere such a soul regains its peaceful state,
How often must it love, how often hate,
How often hope, despair, resent, regret,
Conceal, disdain — do all things, but forget!“¹⁾

20 Juillet 1819 Würzburg.

Il n'est que trop clair qu'on ne peut rien entreprendre contre la destinée. Notre amitié ne devait durer que quatre mois. Je persistais de la prolonger au delà du quatre juillet, mais envain. J'ai couru à ma propre perte. L'avenir me semble encore plus triste que le présent. Ma jeunesse se passe sans amour et sans gloire. Envain je la regretterai un jour. Puis-je retenir mes pleurs quand je me resouviens de la bonté de son coeur, de ses beaux traits, si nobles et si doux? Le souvenir du temps passé ne me donne aucune jouissance. Je n'étais point aimé. Mon bonheur n'était qu'un rêve sans corps et sans existence. Je voudrais avoir possédé pour perdre. Hélas! Je n'ai rien perdu!

21 Juillet 1819 Würzburg.

Gruber vient chez moi presque tous les soirs. Nous prenons du té ensemble et nous lisons. Souvent je vais me promener avec lui. Quant à Döllinger nous nous sommes brouillés depuis assez longtemps et nous nous ne voyons plus. Je n'ai pas encore été chez Edouard dès ce jour funeste; mais il vient assez souvent me voir et nous faisons la lecture de Montesquieu. Ce matin nous avons commencé à lire le nouvel ouvrage de Wagner²⁾. Nous étions assis sur le même banc près du glaci, où la lecture du Conradin fut commencée un jour, hélas! sous de meilleurs auspices! Mais une pluie nous surprenait bientôt, et nous étions obligés de nous retirer

¹⁾ Pope, „Eloisa to Abelard“, line 195 sqq.

²⁾ „Religion, Wissenschaft, Kunst und Staat in ihren gegenseitigen Verhältnissen betrachtet.“ Erlangen 1818.

dans un petit cabaret près du Rennweger Thor, où il fallait attendre le beau temps et perdre le temps. Il faut souvent que je me rappelle ses lettres et la mienne pour oublier ma première tendresse pour Edouard.

24 Juillet 1819 Würzburg.

Avant-hier j'eus avec Edouard une déclaration dans sa chambre, où je l'accompagnai, mais qui n'aboutit à rien, hors qu'il me dit, qu'il me voulait du bien. Hier matin nous lûmes dans l'ouvrage de Wagner depuis 4 heures et demie jusqu'à 8 heures et demie. Je l'avoue que je lui fis trop remarquer ma tendresse et ma vivacité. Au soir il pris du thé chez moi, et je lui fis la lecture de mon petit ouvrage „Der Sieg der Gläubigen“. Il y applaudit beaucoup, mais tout cela n'est rien pour moi sans son amitié et sa confiance, qu'il ne peut me donner.

26 Juillet 1819 Würzburg.

Le 23, après qu'Edouard m'avais quitté, j'ai encore composé une chanson („Gefang der Toten“) ¹⁾ et j'ai recherché deux pièces de mes poésies de jeunesse („Der Mädchen Friedenslieder“ et „So hast du's in dir fest erwogen“) ²⁾ et je les ai revu et corrigé. J'espérais beaucoup du 24, qui m'était toujours si favorable, mais je vois bien que le temps du faveur s'est passé pour toujours, quoique j'ai rencontré Edouard et j'ai resté avec lui quelque temps dans un café, mais toujours éprouvant au fond de mon coeur „the pangs of despis'd love“ ³⁾, comme dit Shakespeare. Hier je ne l'ai pas vu. Aujourd'hui matin nous avons passé quelques heures au jardin de Hutten pour finir la lecture de l'ouvrage de Wagner. Mais je n'étais point heureux; l'amour me dévorait, et lui — dans sa froideur extrême! Je souffre cruellement et plus que je n'ai mérité. Oh pourquoi, pourquoi la Providence m'a ainsi formé! Pourquoi m'est-il impossible d'aimer les femmes, pourquoi faut-il nourrir des inclinations funestes, qui ne seront jamais permises, qui ne seront jamais mutuelles? Quelle impossibilité terrible, et quel sort qui m'attend! Est-il des hommes dont la vie ne sera qu'une longue école de larmes? Je suis tout à fait perdu. Je ne me connais plus. J'oublie tout, mes études, mes amis, mes parents.

¹⁾ R. I, 43; vgl. ibidem S. 723.

²⁾ Siehe Band I, S. 114, 115.

³⁾ „Hamlet“, III, sc. 1.

29 Juillet 1819 Würzburg.

Le jour d'hier m'a été funeste en dehors, mais doux pour mon coeur. Mon coeur et mes sens se sont calmés. Le 27 et encore hier j'eus une déclaration avec Edouard, où je lui découvris le fond de mon âme. Je lui promis de modérer mon air passionnée, si lui-même ne voulait plus être trop retenu, ce qui ne pouvait que m'irriter. Il m'assura encore qu'il me voulût du bien (daß er mir gut sei) et quant à nos rapports mutuels nous déterminâmes de faire agir le temps et d'attendre ce qu'il nous apportera. Puis il me pria de lui lire quelque chose de mon propre travail, et je lui lis les trois chansons dont j'ai parlé le 26. Il souhaita aussi que je lui fasse quelques vers pour un gobelet, que les étudiants voudraient présenter au professeur Behr qui revient de l'assemblée nationale¹⁾. Sur la patène du gobelet on doit voir une Hébé, et une guirlande en bas. J'ai composé trois distiques pour le faire choisir. Les voilà :

Dankbar reißt dir und froh, dem mutigen, treuen Beschützer,
Eines geretteten Volks blühende Jugend den Kranz.

Trink, und dir klinge dein Wort, das volksvertretende, wieder,
Trink, und es klinge der Dank unserer Herzen dir zu.

Siehe den Kranz, er ist dein: dem Manne des Volks und der Wahrheit;
Nimm den Pokal, er ist dein: freudiger Jünglinge Dank.

Mais l'après-midi, lorsque le collège de Mr. Brendel sur l'histoire d'Allemagne était fini, et lorsque je voulais montrer à Edouard ces vers, on entendit battre au feu. Après avoir quitté la cour du collège, on nous cria, qu'il brûlait dans la ville. Nous précipitâmes nos pas; après avoir traversé une rue, on cria encore que c'était l'apothicaire du cerf qui brûlait. (C'est la maison où je demeure.) Nous courrûmes de toutes nos forces. Un peu plus loin nous entendîmes que la femme de l'apothicaire était déjà brûlée. Nous crûmes que toute la maison était en feu. Mais arrivés à la place, que la foule et les pompes à feu remplissaient, on nous dit que c'avait été une explosion d'un fluide phosphorique dans la cave. La femme de l'apothicaire avait heurté contre un verre de naphtha

¹⁾ Wilh. Josef Behr (1775—1851), seit 1799 Lehrer des Staatsrechts an der Universität, als deren Vertreter er in den ersten bayerischen Landtag gesandt war. Seine entschieden liberale Gesinnung führte er später mit harten Maßregelungen und Verfolgungen, von denen ihn erst die Amnestie von 1848 befreite.

qu'apportait le pileur, et malheureusement elle tenait une chandelle. Dans un moment ils s'étaient brulés tout le corps. Nus, comme ils étaient, ils s'élançaient en furieux par la porte à la rue. Ils vivent encore aujourd'hui, mais sous la torture de douleurs ineffables.

Anmerkung am Rande: Ils sont morts le lendemain.

31 Juillet 1819 Würzburg.

Pour lors je fus incapable de rester à la maison. Nous la quittâmes après que le péril était passé, et je m'en allai avec Edouard au Kommerzhause où j'écoutais quelques chansons qui me firent du plaisir. Puis nous nous rendîmes au café du théâtre, où mon ami s'amusa au billard, et vers le soir nous fîmes encore une promenade ensemble, qui m'est chère dans la mémoire. Edouard me montra de l'ouverture du coeur, il me confia ce qu'il ne dirait pas à beaucoup d'autres, quoique ce ne fut pas une confidence détaillée. Il me dit, qu'il était malheureux ou qu'il l'avait au moins été par ces relations domestiques, et que son enfance s'était écoulée d'une manière triste et cruelle, quoique dans la maison de son père; que son éducation avait été négligée et qu'on l'avait intimidé; qu'il avait des reproches amères à se faire, mais que les circonstances pourraient bien l'excuser. Il me dit, que, quoiqu'il conservait lui-même un certain air d'étourderie, il n'y avait pas longtemps, qu'il avait versé des torrens de larmes. Il ne m'avoua pas davantage, et il ne m'avoua pas s'il avait à se plaindre d'un de ses parents. Il me confia de même, qu'il ne pourrait guère embrasser la jurisprudence avec zèle et qu'il préférerait la carrière diplomatique, s'il était noble et s'il possédait les langues et l'histoire. Je l'encourageai autant que possible et je l'assurai qu'à présent un bourgeois pouvait bien faire son chemin et qu'il pouvait lui-même encore s'approprier les connaissances nécessaires, soit par son application sérieuse, soit par les soins de son ami.

1 Août 1819 Würzburg.

Le 30 Edouard me proposa une promenade à 4 heures. Nous allâmes autour du glacis et puis à Smolensk. Je fus assez content de lui. Il y a des moments, où je ne puis douter de son inclination, et il y en a d'autres, où j'en doute fort. Ainsi je ne le connais pas encore parfaitement. — J'ai passé le soir au spectacle, pour

voir le fameux Esslair¹⁾ comme „Otto von Wittelsbach“²⁾. Cette pièce n'est pas mauvaise, bien qu'elle ne peut pas subsister devant le tribunal de la critique. Quelques jours auparavant j'avais vu le même acteur dans le rôle de „Hugo“ („Die Schulb“), mais cette pièce me devient chaque fois plus fatale et je remarque toujours mieux ses défauts sans nombre et ses ridicules. Il n'y a pas une seule personne qui soit aimable et vraiment intéressante. Jerta est dure et froide. Quant à Mr. Esslair, tout est parfait en lui hors sa prononciation qui est trop dure et sans agrément. — Hier matin Edouard est venu chez moi. Nous avons lu dans les poésies fugitives de Goethe et puis dans Montesquieu. Je lui ai demandé s'il le jugeait bon que je me réconciliasse avec Döllinger. Il me dit qu'oui, et je me rendis chez ce dernier encore ce matin même. J'ai passé le reste de la journée avec Gruber et nous avons diné ensemble à la Cour de Bavière.

2 Août 1819 Würzburg.

Hier j'ai fait une promenade avec Döllinger et nous étions parfaitement reconciliés. Mais aujourd'hui, par une inconséquence singulière, il m'a écrit dans un billet que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, que nous ne pourrions pas espérer une liaison durable, qu'il avait été bien frappé de mon apparition chez lui et que dorénavant chaque déclaration de sa part ou de la mienne serait inutile. Demain je lui enverrai ses livres. Je n'étais jamais son ami, mais je l'estimais.

6 Août 1819 Würzburg.

Ces jours-là toute la ville a été consternée par une révolte du peuple contre les juifs. Presque tous se sont éloignés. La haine contre eux s'étend même jusqu'aux rangs les plus élevés. Avant-hier vers midi le tumulte éclata le plus. On a cassé les fenêtres et même forcé les portes, pillé une maison et délabré les meubles. Deux personnes, un soldat et un bourgeois ont été tués. Maintenant

¹⁾ Ferdinand Esslair (1772—1840), berühmter Heldenspieler, mehr jedoch noch bewundert in der Darstellung skandinavischer Charaktere. Geborener Slavonier, trat er zuerst vorübergehend 1797 in München auf, um dann 1820 als lebenslängliches Mitglied zu der dortigen Hofbühne zurückzuführen.

²⁾ Ob in dem Trauerspiel „Otto von Wittelsbach“, München 1802, oder den älteren gleichnamigen Dramen von Steinsberg (1789) und Babo (1793)?

Platens Tagebücher. II.

la garnison rangée dans les rues a calmé la populace, et les cris (Hepp! Hepp!) dont retentit la ville, ont cessé. Le caractère du bas peuple ici est stupide, fanatique et mal intentionné. |

7 Août 1819 Würzburg.

Je parle plus rarement d'Edouard, et qu'en puis-je dire? Je ferme souvent les yeux volontairement sur lui et sur moi

„por no ver lo que ya veo
pues no veo lo que vi.“ [160]

Cependant je l'aime encore tant, que je ne vis que pendant les heures qu'il passe auprès de moi. Mais ces heures deviennent plus rares chaque jour, entre autre parceque les examens s'approchent. Souvent nos entrevues concertées se rompent, et mon inquiétude me fait payer si cher l'espérance trompée. Quelquefois nous avons encore lu ensemble; p. e. les romances de Goethe et dans Montesquieu.

11 Août 1819 Würzburg.

Je pourrais me passer entièrement de parler de mes rapports avec Edouard; il ne changent plus, ou ils changent en pire. Le temps de l'espérance s'est écoulé pour toujours.

„Kalt ver sagt Natur dich süßem Scherze,
Gott verdammt, was heiße Liebe schwärmt,
Ach, sie lobert gleich der Totenferze,
Die kein Leben in die Urne wärmt!“ [161]

Ces vers n'expriment que trop précisément ma situation et les inutiles souhaits de mon coeur. Je suis perdu. C'est vrai, qu'Edouard m'a montré plus de confiance encore, je sais maintenant que c'est sa mère qui le traite d'une manière peu maternelle. Il m'a dit aussi, qu'il passerait peut-être l'hiver prochain à Erlangen, et je l'ai promis de l'y accompagner. Néanmoins il me parle souvent d'une manière qui me tourmente et qui me témoigne son indifférence. Il a beaucoup d'affaires à cause des examens, et nos entrevues se diminuent chaque jour d'avantage. Je le perdrai bientôt pour longtemps, non — depuis longtemps je l'ai perdu.

14 Août 1819 Würzburg.

J'ai lu ces temps-là quelques petits ouvrages de Goethe, dont la plus-part ne m'a pas beaucoup intéressée; p. e. „Unterhaltungen

deutscher Ausgewanderten“, „Die Aufgeregten“, „Das Neueste von Plundersweilern“, Prologe und Epiloge, „Der vergötterte Balbteufel“, „Die guten Weiber“. Quelques ouvrages des plus neufs sont extrêmement médiocres, comme „Die Maskenzüge“ et „Des Epimenides Erwachen“. Mais „Pandore“, quoique seulement achevée jusqu'au second acte, est un chef-d'œuvre du génie et de l'art. Avec Schmidlein j'ai lu le nouvel ouvrage de Wagner, „Religion, Wissenschaft, Kunst und Staat“, et nous avons puisé bien des idées nouvelles et des perspectives surprenants. Avec Gruber, „Safon Jarl“¹⁾ von Dehleschläger. Le poète donne vraiment beaucoup, mais il fait encore souhaiter autant. Il y a une certaine grandeur qu'il n'atteint jamais, et il ne pourrait réussir s'il s'agissait d'un grand tableau historique ou d'une pièce plus compliquée. Je me suis occupé de la „Kalligone“ de Herder²⁾, mais je ne pouvais finir cette lecture polémique et superficielle. Quant aux „Sermones fideles“ de Baco³⁾, je n'en ai lu qu'une partie. Ils sont un peu vieillis pour notre temps plus philosophique. J'ai lu la plupart delle Rime di „Torquato Tasso“, que le professeur Seuffert m'a prêté. On peut dire qu'elles soient dignes du Tasso, quoique elles manquent de profondeur, comme celle-là n'est pas le partage de la poésie lyrique des Italiens.

15 Août 1819 Würzburg.

J'ai passé quelques heures de l'après-midi chez Edouard, mais je ne sais pas, si j'en aie été content. Il m'assurait de son amitié, mais il me disait souvent, qu'il ne pouvait pas aimer comme (moi) je l'aime. Hélas! bientôt je ne le verrai plus, et cela me fera du bien. Ses dehors sont trop attrayants. Il est beau comme Apollon et vigoureux comme Hercule,

Formaque Numen habet —.

17 Août 1819 Würzburg.

Je ne dis plus rien, puisque je n'ai plus rien à dire, hors que sa froideur est toujours la même et mon désespoir aussi. Hélas! il nie maintenant, qu'il ait jamais été tendre et amoureux; il dit que

¹⁾ Trauerspiel. Tübingen 1810.

²⁾ 3 Bände. Leipzig 1800.

³⁾ Lugd. Bat. 1641 und öfter.

ce n'était que contrainte et complaisance. Mais il ne pourra jamais m'en persuader. Il ne m'aime plus, mais il y avait un temps où il m'aima. Cette ardeur qu'il m'a montrée, n'était point de la complaisance. Il ne m'aime plus, parceque j'étais trop prévenant envers lui, parcequ'il n'avait point d'obstacles à vaincre. Hélas! il m'a rendu malheureux avant de le connaître, je le suis encore à présent; je le fus toujours, si j'en excepte quelques semaines, ou seulement quelques jours qui m'enivraient de bonheur et de félicité. On parle beaucoup d'une guerre prochaine et des préparatifs pour une campagne qu'on va ouvrir bientôt. J'en serai bien aise. Je ne puis être plus infortuné! Les vicissitudes mêmes des combats me donneront plus de repos que mon état actuel. Oh je savais bien que notre union ne devrait durer que quatre mois!

18 Août 1819 Würzburg.

J'ose te voir encore,
Et même te parler,
Encore je t'adore,
Pourquoi désespérer?

Le bonheur n'est qu'un traître
Qui vient de m'échapper:
Mais il revient peut-être,
Pourquoi désespérer?

Soit que tu veux défendre
A ton cœur de m'aimer:
Un jour ce cœur fut tendre,
Pourquoi désespérer?

L'amoureuse souffrance
Qui presse à soupirer,
N'est-ce une jouissance?
Pourquoi désespérer?

Ta beauté, ton sourire
Vont encore m'enchanter,
Mon âme les admire
Pourquoi désespérer?

La grace est passagère,
L'amour est passager,
Si rien ne dure guère,
Pourquoi désespérer?

19 Août 1819 Würzburg.

Leftüre:

Calderon, „El mayor monstruo los zelos“; „Dicha y desdicha del nombre“; „Eco y Narciso“.

Encore trois comédies du phénix des poètes espagnols, et qui se rangent sous trois classes différentes. La première s'approche à la tragédie. L'intrigue en est bien ourdie et quelques passages sont d'une grande beauté, quoique le tout ne laisse aucune impression satisfaisante. La seconde pièce est une comédie de capa y espada et sûrement une des meilleures de l'auteur par l'invention compliquée du noeud. Mais elle manque de beautés particulières comme on en trouve dans le „secret à haute voix“ et dans d'autres pièces d'intrigue. „Eco y Narciso“ est la couronne des comédies mythologiques. C'est vraiment un chef-d'œuvre. Je n'ai lu aucune comédie en aussi peu de temps. On ne peut dire qu'on y trouvait des passages saillants; mais le tout est d'un effet merveilleux.

22 Août 1819 Würzburg.

J'avais résolu de me rendre ces jours dans la contrée du Schwabenberg pour y chercher un endroit, où je pourrais passer les vacances, comme je ne puis pas demeurer sur le Schwabenberg même, puisque Mr. de Hirsch, un juif, à qui il appartient l'a refusé à mon père à Anspach, où il s'est réfugié. Avant-hier j'ai rencontré Edouard au soir, après qu'il avait été chez moi plusieurs fois sans me trouver, sans que je lui eusse rendu ses visites. Je lui proposai de m'accompagner une traite le lendemain et il y consentit. Je l'éveillai à 5 heures du matin. Il faisait très beau, et Edouard alla avec moi jusqu'à Rottendorf, où nous primes un déjeuner, de la bierre chaude et de la beurrée. Auparavant Edouard m'avait refusé de m'accompagner jusqu'à ce village, mais ce matin m'est encore devenu cher. Il me disait pour la première fois qu'il était mon ami (ce qu'il avait nié si fortement dans sa lettre) et je l'assurais, moi, que j'étais le sien. J'ai appris aussi son âge. Il a vingt et un ans. De même ce n'était pas pour la première fois qu'il me parlait hier d'un secret, qu'il n'avait pas encore confié à personne et qu'il le rendrait malheureux pour toute sa vie. J'ai deviné ce secret, et je lui ai dit que j'en avais des conjectures. J'y reviendrai une autre fois. Pendant qu'on préparait la bierre, nous

lisions ensemble une élégie de Tibulle, dont je portais une jolie petite édition avec moi. C'était la sixième élégie du livre troisième. Elle est d'une beauté molle et voluptueuse, et nous y trouvions entre autre ce distique:

„Quam vellem longas tecum requiescere noctes,
Et tecum longos pervigilare dies!“¹⁾

Je sentais bien qu'Edouard était touché par ces vers. Enfin nous nous quittâmes, et je poursuivis mon chemin. La route jusqu'à Kitzingen, où je dinai, n'est agréable que par la vue que l'on a sur des coteaux qui forment le lointain. De Kitzingen il y a encore une lieue à Mainbernheim, mais le chemin est très ennuyeux. De là il y a une demie lieue à Iphofen, un bourg qui est situé au pied du Schwabenberg. J'y ai demeuré à la Croix, une assez bonne auberge, et j'ai trouvé enfin un logis chez un paysan, qui a une grosse maison, dont il veut me céder une chambre très spacieuse et claire. Aujourd'hui je m'en retournerai ici sans aucune aventure mémorable.

23 Août 1819 Würzburg.

Ce jour a été funeste. Nous nous connaissons l'un l'autre jusqu'au fond de nos âmes, mais sans qu'aucun résultat s'ensuivit. Je me suis rendu chez Edouard à 7 heures du matin après le collège de Wagner. Nous avons passé deux heures ensemble qui peut-être ont été les plus importantes depuis notre première connaissance. Je lui ai dit que je savais son secret et qu'il n'avait plus besoin de dissimuler. Je ne l'ai pas nommé, et il a voulu me tromper encore longtemps. Mais enfin il n'a plus pu nier, que je le comprenais tout-à-fait, comme lui-même il me comprend. Son secret n'est aucun autre que l'impossibilité d'aimer les femmes et l'inclination invincible pour son propre sexe. Ces mots n'ont pas été prononcés, mais il n'y a plus de doute. Edouard est le premier homme, qui me ressemble autant, qu'il n'y a plus rien ce que je pourrais encore lui cacher. Je ne me suis donc pas trompé en croyant à son amour, en doutant, si tout cela fut vrai ce qu'il m'avait écrit dans ces malheureuses lettres. Il me disait ensuite qu'il fallait nous séparer.

¹⁾ l. c, v, 53, 54.

Je lui demandais si c'était à cause de son amour, et si c'était par vertu? Mais il n'y voulait plus répondre. Je continuais que, s'il avait l'intention de se vaincre, j'avais la même intention, et que nous pourrions devenir l'un le gardien de l'autre.

26 Août 1819 Würzburg.

Aujourd'hui il y a justement quatre mois que je l'ai revu après mon retour d'Anspach. Jour funeste! Fallait-il le revoir jamais? Tout est perdu. Le 24 j'allais le voir de bon matin. Il était encore au lit, parcequ'il se sentait un peu indisposé. Je lui montrais tout mon amour, mais il était plus froid que jamais. Il ne pouvait pas nier qu'il n'aimait point les femmes, il m'assurait cependant que jamais il n'avait senti aucune inclination envers son propre sexe. Il ne répondait guère à mes questions et me priait toujours de m'éloigner. Mais avant de nous séparer, nous nous embrassions encore une fois avec toute notre première tendresse:

„Je sentais m'entourant des plus aimables nœuds,
S'étendre et s'arrondir ses bras voluptueux.“ [162]

Cependant j'ose assurer pour me justifier ou plutôt pour m'excuser d'être si passionné, que, s'il lui-même fusse aussi tendre, comme je le suis, je serais à mon tour aussi retenu que lui. Je ne veux pas le vice, mais sa froideur (qui ne fut pas toujours le même) m'anime en me désespérant. J'ai passé ces jours tristement et j'ai souvent pleuré, et ces chagrins faisaient revenir mon mal d'estomac. Hier Edouard a été chez moi, et je lui ai promis de ne parler plus ni d'amour ni d'amitié, et il m'a dit qu'il ne pouvait me haïr, mais qu'il me préférerait bien des autres! — J'ai composé ces jour un sonnet et une chanson, mais qui ne seront pas montrés à Edouard; de même j'ai traduit une romance de l'Espagnol. Notre départ s'approche. Je suis assez résigné. L'absence me fera du bien. Je nourris encore l'espérance de revoir l'ami soit ici, soit à Erlangen.

L e f t ü r e :

Calderon, „La Hija del Ayre, primera y segunda parte“, comedia; „La humildad de las flores coronada“, „A Dios por razon de estado“, autos.

Les deux comédies, dont l'héroïne est Sémiramis, ne m'ont pas beaucoup intéressé. Elles font ressouvenir le Métastase. La seconde

est cependant la meilleure. La mort de Sémiramis est pathétique. Son caractère est bien traité. Quand aux autos sacramentales je m'y accoutume davantage, et vraiment il faut s'accoutumer à ce mélange de poésie et de rhétorique théologique, de caractères de l'histoire avec des personnes allégoriques. Le second auto est d'un mérite distingué, quoique Sismondi dans son phlegme protestant le trouve si absurde ¹⁾.

29 Août 1819 Würzburg.

Le matin j'ai rencontré Edouard après ne l'avoir pas vu pendant trois jours. Nous avons fait quelques tours dans le jardin, où il y avait beaucoup de monde. Mais Edouard m'a traité aussi froidement que possible. Il est indifférent ou du moins il joue l'indifférent, mais pourtant il ne veut pas qu'on le traite avec sa propre indifférence. Il ne semble pas moins offensé par l'amour que par le tranquillité. Encore quelques jours et tout sera passé.

31 Août 1819 Würzburg.

Leftüre:

„Ovidii Metamorphoseon libri XV“ ²⁾.

C'est pour la première fois que j'ai lu ce livre tout entier, quoique j'en ai connu toujours quelques parties. Sous des autres mains que celles d'Ovide il serait devenu peut-être un poème sublime, qui embrasserait toute l'antiquité et ses mystères. Maintenant ce sont des contes agréables en jolis vers, qui sont liés ensemble, pourtant sans liaison. Ce qui fait beaucoup dommage à ces contes, c'est leur brièveté. Aussitôt qu'Ovide s'efforce de détailler il devient poète. Ainsi sont écrits p. e. l'histoire de Niobé, de Narcisse, la conjuration de Médée, lorsqu'elle rajeunit le père de Jason. — J'ai lu aussi les 3 premiers tomes des Mémoires de St. Simon ³⁾.

Hier au soir j'ai rencontré Edouard, et il était plus souple qu'ordinairement, puisque je lui disais de mon départ et que j'avais enfin gagné cette indifférence envers lui, qu'il m'avait ordonné tant de fois. Ce matin cependant j'allais le voir et j'étais assez imprudent de lui faire encore remarquer toute mon inclination. Des

¹⁾ De la littérature du midi de l'Europe, Tome IV, p. 200, sqq.

²⁾ Cf. l. c. lib. VI, 146—312, lib. III, 339—510, lib. VII, 159—293.

³⁾ Bgl. Band I, S. 647.

ce moment il reprenait son air dur et hautain, et je ne sentais que trop :

„Ev'n love itself is bitterness of soul!“ [163]

L'après-midi il venait me voir quelques moments, et jè l'accompagnais jusqu'à la maison de sa mère, comme je fais souvent.

Mon départ.

Le premier du Septembre était le dernier jour que je passais à Würzburg. J'ai vu Edouard le matin, et encore au soir je suis allé le voir, quand il faisait son coffre, puisqu'il voulait aussi partir le lendemain pour se rendre chez Mr. son père à Munich. Nous ne parlions que peu. Lorsqu'il allait sortir, il m'embrassa encore tendrement et nos lèvres se touchèrent pour un long baiser. Je l'accompagnai par les rues et avant de nous séparer nous nous embrassâmes encore une fois. Je ne sentis plus mon amour ardent, je ne sentis alors que l'amitié la plus pure et la plus durable. Il m'avait promis de m'écrire, surtout quand son père le permettrait de se rendre à Erlangen. Je l'avais donné les noms de mes amis de Munich, quand il voudrait les apprendre à connaître. Je ne sais, pourquoi je n'étais point attristé, lorsqu'il me quittait. Une douce espérance semblait s'emparer de mon âme. J'espérais de le revoir et même plus heureusement, les sens calmés et l'âme épurée. Le lendemain à 7 heures je partis. J'avais pris une chaise pour me rendre à Iphofen. Gruber m'accompagnait jusqu'à Bibelried; de là je me faisais conduire seul dans ma solitude.

Révision.

Les quatre mois passés ne sont remplis que de l'amour et de la douleur. Ils furent tristes et inquiets autant qu'ils duraient, mais la reminiscence en est belle. Soit que je ne vivrai plus ensemble avec Edouard (il est vraisemblable que notre réunion ne devait durer que quatre mois), soit même que je ne le verrai plus, je fus heureux pourtant. Il m'appelait son ami et je puis dire qu'il m'aimait. L'homme qui m'était plus cher que tous les biens du monde, l'homme qui m'avait poussé jusqu'au désespoir avant de le connaître, que j'avais adoré toujours, cet homme reposait dans mes bras. N'ai-je pas écrit un jour, que ce n'était que le plus beau qui soit digne de moi? Et me voilà digne du plus beau! Peut-être

si j'avais pu conserver la pureté du cœur, mon bonheur aurait duré. L'amour le plus enthousiaste n'est pas nuisible.

„Sed corpus tetigisse nocet, sed longa dedisse
Oscula, sed femori conseruisse femur!“¹⁾

Mais la vertu est revenue sur ses pas. — Le jour qui m'est resté dans la mémoire comme le plus beau et le plus tendre, c'est le 24 Juin. Cependant tous les 24 et tous les 4 du mois m'ont été favorables. Le 24 du Juin tombe justement quatre mois avant mon anniversaire (24 Oct.).

¹⁾ Tibulli Carm. Lib. I, 8, 25, 26.